This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN Q3IU V

Harvard College Library.

FROM THE

SALES FUND.

Established under the will of FRANCIS SALES, Instructor in Harvard College, 1816–1854. This will requires the income to be expended for books "in the Spanish language or for books illustrative of Spanish history and literature."

Received 28 Jan. 1903.

A Mon cher Editeur Monsieur Dentu

Ant. de Latour

DON MIGUEL DE MAÑARA

Se vend au profit de l'hospice de la Charité, à Séville.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Valdes Leal pinx. C. V. Normand sc.

D. Miguel Manara

Drouart imp. r. du Fouarre 11. Paris.

DON
MIGUEL DE MAÑARA

SA VIE
SON DISCOURS SUR LA VÉRITÉ, SON TESTAMENT
SA PROFESSION DE FOI

PAR

ANTOINE DE LATOUR

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1857

tion laissait sans ressource, et dans ces rencontres Dieu ne manquait jamais de prêter le secours de sa providence à la charité de son serviteur. »

Pendant que j'écrivais moi-même, après le Père Cardenas, l'histoire de don Miguel de Mañara, Votre Altesse Royale et le Prince son époux renouvelaient à Séville même, et dans des circonstances toutes pareilles, ces prodiges de la charité.

Ce rapprochement me donne peut-être le droit de dédier à Votre Altesse Royale ce nouveau récit d'une belle vie, où, à chaque page, me revenait le souvenir d'une princesse qui, deux fois fille de la maison de Bourbon, préfère encore à tous ses titres celui de servante des pauvres.

Daignez agréer, madame, l'hommage du profond respect et du dévouement absolu avec lesquels je suis,

Madame,

De Votre Altesse Royale,

Le très-humble et fidèle serviteur,

ANTOINE DE LATOUR.

Séville, février 1856.

PREMIÈRE PARTIE

VIE DE DON MIGUEL DE MAÑARA.

MIGUEL DE MAÑARA

DON JUAN TENORIO ET DON MIGUEL DE MAÑARA

Ceux qui ne prennent pas la peine de rapprocher les dates ont souvent confondu don Juan Tenorio avec don Miguel de Mañara. Pour éviter cette grave méprise, il suffisait de remarquer que ce dernier n'était pas né encore lorsque Tirso de Molina, l'auteur du premier *Convié de pierre*, revenant de Saint-Domingue en Espagne, passa à Séville où, sans doute, il eut connaissance de la tradition populaire qui raconte la fin tragique de don Juan.

Ce sont donc deux personnages très-distincts que don Juan Tenorio et don Miguel de Mañara. Du premier on ne sait rien que par la tradition et la poésie. Le second

est presque d'hier : on a la date de sa naissance et celle de sa mort, et l'histoire de sa vie nous a été transmise dans le plus grand détail par ceux mêmes que sa pénitence a édifiés.

Je me suis proposé de raconter à mon tour cette belle vie d'après des documents positifs. J'aurais aimé à mettre en regard tout ce qu'on sait de don Juan Tenorio ; mais, je dois le dire, j'ai inutilement cherché à Séville et ailleurs une trace authentique de la poétique tradition. Elle est dans la mémoire de tous, mais je ne l'ai vue écrite dans aucun livre antérieur à Tirso de Molina. J'y crois cependant; car, sauf les détails à l'aide desquels l'imagination du peuple sait si bien dramatiser la vérité, de telles choses ne s'inventent guère; mais c'est un fait aussi que la tradition paraît être restée purement orale, jusqu'au jour où la poésie est venue l'associer à son immortel domaine. Seulement, dans ces dernières années, un Tenorio, car il en existe encore et la race n'est pas près de s'éteindre, un membre de cette famille, qui ne se vante pas précisément de son aventureux ancêtre, mais qui le revendique comme sien, a établi d'une manière assez rigoureuse la transmission de ce nom, illustre en lui-même, mais qui doit cependant à ce reflet de la poésie la meilleure part de son immense éclat. Dans cette généalogie, qui remonte jusqu'aux anciennes races royales de l'Espagne, on

rencontre plusieurs don Juan. Le premier, et le seul dont l'histoire ait parlé, vivait sous don Pèdre Ier. Ayant pris parti pour Henri de Transtamare et fait prisonnier à Najera, il fut décapité par l'ordre du vainqueur. Celui-là ne peut être notre héros; loin de chercher à mettre à mal la vertu des femmes, on le voit épuiser tous ses efforts pour réconcilier le Justicier avec l'infortunée reine Blanche de Bourbon. Parmi les descendants de ce premier don Juan, deux ont encore porté le même prénom : l'un qui, abandonnant Séville par suite de quelques troubles, se retira à Peñafiel, en Castille, où sa mémoire se conserve dans la principale chapelle d'un couvent de franciscains; l'autre, petit-fils de celui-ci, eut une sœur attachée à la cour et à la personne de la reine Isabelle la Catholique. On peut choisir, et je n'ai pas renoncé à découvrir dans les vieilles chroniques quelque lumière sur une tradition qui de l'Espagne s'est répandue dans le monde entier.

On s'accoutume difficilement à l'idée que don Juan Tenorio ait vu le jour à Séville. Quoi! ce grand sceptique aurait eu pour patrie l'un des pays les plus croyants de ce monde? Ce passé maître en infidélité serait né dans une ville où les fiancés s'attendent cinq, dix, quinze années? Il est plus exact de dire que ce type de don Juan, vrai en tous pays, mais dans une certaine mesure, n'appartient tout à fait, tel qu'il s'est finalement

développé, qu'à cette région suprême de la poésie, peuplée des créations du génie. Don Juan Tenorio trompe toutes les femmes, se raille de tous les sentiments honnêtes, foule aux pieds toutes les croyances, et, après s'être joué de la majesté de la vieillesse, il finit par insulter même à celle de la mort. Il meurt enfin comme il a vécu, c'est-à-dire impénitent et le blasphème à la bouche. J'en demande pardon à Séville qui tient toujours à ce fils prodigue; mais, quoique la tradition persiste à le lui conserver, j'ose dire que ce n'est pas un fils légitime de l'Andalousie. Le hasard l'a fait naître à Séville, mais l'art s'en est emparé pour le donner au monde : du roué Andalous, l'art a fait tour à tour un gentilhomme français, un lord anglais, un prince italien, un étudiant allemand. La poésie et la passion aiment ces personnages tout d'une pièce. Mais l'humanité ne les produit pas ainsi, elle ne jette pas ses types dans ce moule d'airain. Le métal le plus solide a son grain d'alliage, par où il fait défaut et se rompt tout à coup; il vient une heure dans la vie la plus déréglée où le plus sceptique croit, où le plus brave a peur, où le voluptueux se couvre d'un cilice, où don Juan, en un mot, touché des larmes d'Elvire, frappe sa poitrine et implore la divine miséricorde.

Mais ce don Juan n'est plus celui de la tradition, c'est celui de l'histoire, et celui-là, c'est tout à fait

certain, a vécu à Séville. Il ne s'appelle pas don Juan Tenorio, mais don Miguel de Mañara. Né à Séville, il n'en sort pas, et ceux qu'il a scandalisés de ses désordres sont ceux-là aussi qu'il édifie de ses bonnes œuvres. Dans un coin de son âme, il a gardé l'instinct du bien; comme tous ses compatriotes, il a conservé au fond du cœur le culte de la sainte Vierge. L'amour même des créatures n'a fait qu'épurer en lui et rendre plus ardent cet amour de la Mère du Christ. A voir don Juan Tenorio si impétueux dans le mal, en se demandait ce que la passion ferait d'un tel homme, le jour où elle s'appliquerait au bien. Ce qu'elle en ferait, l'histoire de Miguel de Mañara est là pour nous l'apprendre. Sous ce rapport, on serait tenté de croire que ce n'est pas un autre don Juan, mais don Juan rentré en lui-même, don Juan converti, don Juan redevenu chrétien. Ils sont parfaitement distincts cependant; et, je le répète, on ne connaît le premier que par la tradition et par la poésie : le second revit tout entier dans les récits de ses contemporains et dans ses propres témoignages. Tant qu'il se livre à la débauche et à l'irréligion, il est facile de le confondre avec son devancier, l'homme invente peu dans le mal. Mais, une fois revenu de ses erreurs, rien ne ressemble moins à don Juan Tenorio que Miguel de Mañara. La dernière moitié de sa vie a couvert la première du voile de la charité, et ce voile s'épaissit cha-

que jour davantage. La chronique de ses désordres trouve déjà des incrédules; la légende de ses vertus éclate au grand jour. Elle a pour garant une ville entière, des historiens dignes de toute confiance, les archives irrécusables de la Confrérie de la Charité, cette confrérie elle-même, qui, rajeunie, agrandie, renouvelée par Miguel de Mañara, continue auprès des pauvres le ministère qu'il exerça lui-même durant tant d'années. Nous écrivons, ayant sous les yeux le portrait authentique de ce pieux personnage. Le nom qu'il a porté à Séville, une famille s'en pare encore avec orgueil, et, depuis près d'un siècle, toute l'Andalousie demande, toute l'Espagne attend que Rome en fasse le nom d'un saint.

I

PREMIÈRES ANNÉES DE MIGUEL DE MAÑARA
SES ÉGAREMENTS — AVERTISSEMENTS DU CIEL — SA CONVERSION
— SON MARIAGE —
LA MORT DE SA FEMME — SON RETOUR A SÉVILLE

Don Miguel de Mañara Vicentelo de Leca naquit à Séville, en 1526, sur la paroisse de San Bartolome, d'une famille dont l'illustration est constatée, d'abord par la notoriété publique, et en second lieu par cette circonstance décisive que don Miguel appartenait à l'ordre religieux et militaire de Calatrava. On sait que, pour y être admis, il était nécessaire de faire ses preuves de noblesse. La noblesse devait se retrouver dans les deux lignes jusqu'au quatrième ascendant. Il fallait, en outre, que jamais sang maure ou juif n'eût coulé dans les veines du prétendant, et que, durant quatre générations, au

cun membre de sa famille n'eût exercé le commerce, ou n'eût été condamné par l'Inquisition à assister, par forme de châtiment, au supplice de quelqu'un des coupables qu'elle livrait au feu.

La jeunesse de Miguel de Mañara fut orageuse; mais les historiens de sa vie, si pieusement minutieux pour tout ce qui concerne ses bonnes œuvres, ce qui s'explique de soi-même et par les monuments que ses vertus ont laissés après lui, gardent un silence presque complet sur les égarements de ses jeunes années. La tradition elle-même, si peu accoutumée d'ordinaire à jeter sur la nudité de ses héros le manteau du fils de Noé, entre à cet égard dans peu de détails, tant cette première et obscure époque d'une belle vie disparut vite dans l'éclat de la seconde. Les seules anecdotes qu'on ait conservées sont celles qui font voir par quel chemin il plut à Dieu de ramener à lui celui qui, une fois rentré dans ses voies, ne devait plus les abandonner. Quelques mots seulement, discrètement mêlés au récit, jettent un peu de lumière sur ces jours voilés. Il est permis d'en conclure que Miguel de Mañara s'abandonna aux mêmes passions que l'autre don Juan, à l'orgueil surtout et à la sensualité : l'orgueil, passion espagnole par excellence, et la sensualité, qui tient une large place dans la passion andalouse.

Mais Dieu, qui avait ses desseins sur cette âme forte, ne souffrit pas qu'elle fût livrée sans retour aux emportements des sens et aux illusions de la vanité. Au milieu même de ses désordres, il lui envoyait des avertissements qui la rappelaient à elle-même et lui montraient le fond de la vie humaine. Un jour, par exemple, Miguel de Mañara, ayant rencontré une femme dont la tournure lui plut, se mit à marcher derrière elle, en lui adressant de ces paroles flatteuses qui trouvent si aisément le chemin des cœurs faibles. Mais la femme, sourde à ses paroles, ne se retournait pas. Elle arrive ainsi devant la cathédrale où elle se jette brusquement, comme pour se dérober à l'importune poursuite. Don Miguel n'hésita pas à la suivre ; mais ce fut sans plus de succès. Impatient alors d'une résistance si obstinée et s'apercevant que le lieu était solitaire et plus sombre : — « Maudite créature, s'écria-t-il, est-ce que tu ne te retourneras jamais? » La femme alors se retourne. Mais que devient Miguel? ce corps élégant dont la démarche l'a séduit, portait une tête de squelette. Le vrai don Juan eût accepté ce défi de la mort, et eût trouvé piquant d'ajouter cette étrange conquête à la liste de Leporello. Le nôtre se retira pensif et sortit de l'église avec plus de respect qu'il n'y était entré. L'impression avait été salutaire, mais elle dura peu.

Un autre jour, c'était le soir, Mañara s'en allait par les rues de Séville, le nez au vent, et en quête d'aventures. En traversant une rue écartée, il entend comme un appel sorti d'une fenêtre; il lève la tête et il aperçoit sur un balcon une belle jeune fille qui lui fait signe. Il s'approche et lui dit : « Avez-vous, la belle, une échelle de soie à me jeter? » Il paraît que c'était assez la mode en ce temps-là, et qu'au lieu de se donner la peine de descendre ouvrir la porte une jeune fille bien apprise avait volontiers une échelle à la portée de sa main. Pour toute réponse, une échelle légère, attachée au balcon, descendit sans bruit jusqu'à terre. Elle touchait à peine le sol, que déjà don Miguel atteignait le balcon. Il entre, mais la jeune fille avait disparu, il ne voit qu'une chambre déserte et tendue de noir, et sur le plancher, entre quatre cierges allumés, un squelette couché. Cette leçon fut perdue comme la première. Mais, si Mañara ne se lassait pas de braver la grâce, la grâce non plus ne se lassait point de s'attacher à ses pas.

Une nuit que Mañara passait dans une petite rue du quartier des Juifs, appelée la rue du Cercueil et qui, depuis une vingtaine d'années, n'existe plus, il reçut sur la tête un coup si violent, qu'il en fut jeté à terre, où il demeura tout étourdi. Peu à peu cependant, reprenant ses sens, il commençait à se relever, la main

sur la garde de son épée, lorsqu'il entendit une voix qui disait : « Apportez la bière, il est mort. » Il frissonna de tout son corps en entendant ces terribles paroles, et parce qu'il lui sembla qu'elles n'étaient pas sorties d'une bouche humaine. Quand il fut tout à fait debout, il s'étonna de ne voir personne dans la rue, et, plus effrayé de ce silence que de l'apparition du plus redoutable ennemi, il renonça à son dessein et revint sur ses pas.

Ce coin de Séville, il faut l'avouer, semblait choisi tout exprès pour être le théâtre d'une aventure fantastique. A l'angle de la rue de la Mort et de cette rue du Cercueil qui devait peut-être son nom à sa forme particulière, ou à sa situation et à la circonstance que nous allons rappeler, on voyait un crâne dans le mur ; c'était celui d'une belle juive, la Susona, célèbre par ses mœurs dissolues. Elle avait, dit on, accusé son père devant l'Inquisition. Enfermée dans un couvent par un pieux évêque qui se proposa inutilement d'en faire une bonne religieuse, elle en sortit pour reprendre sa vie de désordres. Mais, s'étant repentie à l'heure de mourir, elle ordonna par son testament, et la clause fut exécutée, que l'on mît sa tête au-dessus de la porte de la maison où elle avait si mal vécu, en expiation de ses péchés et pour l'exemple de celles qui seraient tentées de l'imiter. Pour en revenir à Mañara, Dieu, cette fois, avait placé le bienfait à côté

de la menace. Il apprit le lendemain que, dans la maison où il se rendait ce soir-là, on l'avait attendu pour le tuer ; mais la reconnaissance ne fit guère plus d'effet que la peur.

Une autre nuit enfin, à une heure avancée, don Miguel s'égara dans les rues de Séville, sans pouvoir retrouver son chemin. Il y avait déjà là quelque chose d'étrange, car, cherchant du pied et de la main, il ne trouvait aucune issue. L'épouvante le prit et avec elle un commencement de remords ; il se sentit vaincu, et, embrassant son épée dont la poignée formait une croix, il invoqua le secours du ciel. En ce moment il vit au loin déboucher dans la rue et s'avancer de son côté une double file de lumières. C'était tout le cortége d'un nombreux enterrement. Surpris d'une telle rencontre à pareille heure, et surtout du caractère mystérieux qu'elle présentait, il arrêta un de ceux qui passaient pour lui dire : « Qui donc portez-vous en terre ? — C'est, lui répondit-on, don Miguel de Mañara. » Plus étonné encore, et en proie à un redoublement de terreur, trois fois il renouvela sa demande, et trois fois il reçut la même réponse. Pendant qu'abîmé dans ses réflexions il cherchait à se reconnaître, la lugubre vision acheva de passer, et don Miguel se retrouva dans une obscurité plus profonde. Mais la lumière s'était faite dans son âme, et, de ces ténèbres où il voyait clairement Dieu, une voix sortit qui

disait : « Tu peux maintenant reprendre ton chemin. » Il avait déjà entrevu celui du ciel ; celui de sa maison se retrouva sans peine

Tel est le récit que j'ai lu dans les livres, mais le même fait m'a été raconté à Séville d'une autre manière que voici : Une nuit que don Miguel, revenant de quelque orgie, passait devant l'église de Santiago, il s'étonna de voir les portes ouvertes et l'église elle-même illuminée d'un grand nombre de cierges. Il avance la tête, il entre, et il aperçoit environ vingt prêtres assis autour d'un catafalque. Ils ne faisaient entendre aucun chant, et ce silence ajoutait encore à l'étrangeté du spectacle. Il se rapproche, intérieurement effrayé du bruit de ses pas sous les voûtes, sur les dalles sonores. Arrivé près de l'immobile assemblée, il se penche vers celui qui est le plus proche et lui demande à voix basse : « Qui donc enterrez-vous? — Miguel de Mañara, » répond le prêtre. Mañara, qui se sait connu de tout Séville, prend cette réponse pour une plaisanterie hors de saison et s'adresse au second : même réponse ; au troisième, encore la même. Poussé par une force irrésistible, il interroge encore, toujours, et toujours le même nom vient frapper son oreille. Il se sent prêt à défaillir ; mais, se roidissant contre sa propre terreur, il se redresse avec arrogance, marche droit au catafalque, écarte brusquement le drap mortuaire et re-

garde : les prêtres ne l'ont pas trompé, il s'est reconnu lui-même dans le mort. Cette fois tout son courage l'abandonne, et il tombe évanoui sur les dalles. Le lendemain matin, en entrant dans l'église, le sacristain fut bien étonné de trouver là gisant le seigneur don Miguel de Mañara.

Toutes ces menaces de la divine miséricorde ont un trait commun. Partout c'est la mort qui est en scène, c'est la mort qui avertit le pécheur. Toutes ces visions se ressemblent en ce point, et, dans leur forte couleur, elles préparent aux pages énergiques inspirées plus tard à Mañara par la grande image de la mort. Que faut-il penser de ces visions en elles-mêmes? question vaine, car, à supposer même qu'on n'y vît que des songes évoqués par le remords et pendant un sommeil orageux dans l'âme du pécheur intérieurement averti, faudrait-il pour cela écarter de ces drames fantastiques la suprême miséricorde et y méconnaître le doigt de Dieu?

Quoi qu'il en soit, Miguel de Mañara était sorti de sa maison encore un libertin, il y rentra non encore un saint, mais déjà un honnête homme selon Dieu. A dater de ce moment, son nom cesse d'être mêlé aux récits scandaleux qui courent la ville et contristent les âmes pieuses. Il ne sortit de cette paix qui se fit tout à coup autour de sa demeure que pour se marier.

J'admire ces coups violents de la grâce qui précipi-

tent un débauché d'une orgie dans un cloître. Ces grands convertis sont les héros de l'Église militante. Ils voient la palme et s'en emparent. Pour parler comme Mañara lui-même, d'un bond ils atteignent l'autre rive de la bonne vie. Mais j'éprouve, je l'avoue, une sympathie plus tendre pour les courages plus humbles, sans être moins fermes, qui, se relevant de leur chute, aperçoivent au loin le but, et y marchent d'un pas prudent et réglé. J'aime ces calmes allures dans le bien, cette démarche aisée, agile, naturelle, sûre, dans la bonne voie. Mañara était homme assurément à effacer d'un coup tous les scandales de sa vie et à s'ensevelir tout entier dans un cloître, où, dès le seuil, eût commencé pour lui la mort et le silence. Mais Dieu n'a pas sur tous les mêmes desseins. Qui sait d'ailleurs si à ce grand orgueil ne succéda pas chez Mañara une humilité aussi grande, et si, dans sa légitime défiance de lui-même, il ne voulut pas d'abord s'essayer à des vertus plus faciles, à des devoirs moins austères? Enfin les âmes qui se vouent à la pratique des vertus chrétiennes sont de deux natures, dont Marthe et Marie sont, dans l'Évangile, les deux types charmants. Les unes, ne se sentant d'attrait que pour la contemplation et la prière, peuplent la solitude des cloîtres et n'ont goût qu'aux choses divines. Tout commerce avec le siècle leur est odieux. Elles ne reconnaissent plus que la voix de Dieu,

et partout elles entendent et attendent son appel. Les autres, que l'action attire irrésistiblement, et chez qui toute aspiration aboutit à l'œuvre, ou pour mieux dire à la lutte, prennent intrépidement pied sur le territoire ennemi, et de l'épée de la foi elles combattent pour tous devant tous. A bien peu il est donné d'être Marthe et Marie tout ensemble. Voyez cependant sainte Thérèse; il semble qu'elle vive uniquement des ardeurs ineffables de la vie contemplative; et, au moment où on ne la croit occupée que de ses entretiens avec Jésus, tout à coup elle déserte son cloître et va, au bout de l'Espagne, à travers tous les obstacles, qu'elle surmonte avec l'énergie de la volonté ou qu'elle écarte avec la finesse de l'esprit, fonder un nouveau couvent; mais sainte Thérèse est la première des âmes chrétiennes.

Mañara demeura donc dans le siècle; et il dut, en effet, lui paraître que la meilleure expiation de sa vie passée serait de donner de bons exemples à ceux-là mêmes qu'avaient pu égarer les mauvais. Il commença par se marier saintement, rompant ainsi d'un coup avec la tradition de don Juan, dont il semblait avoir voulu d'abord recueillir l'insolent héritage.

Don Miguel de Mañara avait alors environ trente ans. « Pendant plus de trente ans, écrit-il, j'ai servi Babylone et ses vices, et j'ai bu à la coupe immonde de ses

voluptés[1]. » Il épousa doña Geronima Carrillo de Mendoza, fille unique d'un chevalier de l'ordre de Santiago. Il mena dès lors une vie chrétienne, mais sans montrer encore cette piété agissante qui devait plus tard porter des fruits si éclatants. Sa vie, au surplus, était alors celle de tous les honnêtes gens de son temps. Comme eux il cultivait ses terres, moissonnait ses blés, cueillait ses olives et ses oranges. Mais c'était assez de ces habitudes régulières, de ces rustiques occupations, pour achever d'apaiser en lui le feu encore mal éteint des passions.

Cependant, pour en étouffer la dernière étincelle, il lui fallait une de ces épreuves comme Dieu, dit-on, en envoya une à Rancé quand il voulut triompher de ses dernières hésitations. Lorsque Dieu trouva Mañara assez préparé par la pratique des vertus domestiques à soutenir la perte de ce bonheur qui les lui avait rendues faciles, il le jeta tout à coup dans cette solitude du cœur, où, libre désormais de toute attache humaine, il pourrait aspirer à une perfection plus haute. L'épouse avec laquelle il vivait depuis quelques années dans les délices d'une union étroite, chaque jour encore resserrée par les qualités qu'il découvrait en elle, fut enlevée à son amour. Lorsqu'elle fut atteinte de la ma-

[1] Discurso de la verdad., p. XXIII

ladie qui mit fin à sa vie, ils étaient à Montexaque, ancienne petite ville à une demi-lieue de Ronda, et dont la seigneurie appartenait à don José del Carrillo, père de sa femme, ainsi que celle de la ville voisine de Benaojan. L'agonie de doña Geronima fut longue et douloureuse, et ce fut peut-être encore dans l'amertume de ses ineffaçables souvenirs que Mañara puisa ces fortes images de la mort, de la brièveté de la vie, de la vanité des choses de ce monde, qu'il a jetées à pleines mains dans son Discours de la Vérité. Cette vérité, ou plutôt ce torrent de vérités qu'il peint avec une si mâle éloquence, jamais sans doute ne lui était apparu sous une forme si poignante que le jour où il vit s'éteindre dans ses bras celle sur qui il avait reporté les trésors de son amour jusque-là si follement prodigués à d'indignes créatures.

Les premiers effets de son désespoir furent violents et terribles. Extrême en tout, il songea d'abord à se sauver dans un cloître pour s'y enfermer avec sa douleur. Enfin plus calme, mais combattu de résolutions contraires, il sentit que désormais il appartenait tout entier au Seigneur, toutefois sans bien se rendre compte encore de ce que le Seigneur voulait de lui. Pour s'interroger lui-même et mieux entendre la voix qui de loin l'appelait, il se retira à deux lieues de Montexaque, dans une solitude nommée le désert des Neiges, où les Carmes Déchaussés avaient un monastère. Les

grandes douleurs aiment à se nourrir d'elles-mêmes et à s'enfoncer dans ces âpres déserts, et celle de Mañara avait de quoi choisir au milieu de ces montagnes de Ronda, dont quelques-unes ont le désolant aspect des volcans éteints. Celui que le désespoir avait ouvert dans son âme finit pourtant par s'épuiser, et, comme ces eaux qui d'ordinaire s'emparent des cratères abandonnés, à mesure que la douleur humaine se retirait, la grâce prenait sa place, remplissant de ses eaux vives et salutaires tous les vides de ce grand cœur.

Il fit alors une confession générale de ses péchés et pria beaucoup avec larmes; puis, se relevant plus fort et désormais sûr de lui-même et de la volonté de Dieu, il quitta le désert, et, y laissant avec ses dernières incertitudes la dépouille de celle qu'il avait perdue, il redescendit la montagne et retourna à Séville dans la maison de ses pères.

Un de ses historiens fait de sa vie, à cette époque, une peinture qui mérite d'être rapportée.

« Étant venu à Séville, dit le père Juan de Cardenas, il vivait dans sa maison comme s'il eût vécu sous la règle la plus sévère, plein de pensées saintes et du vif désir de s'employer uniquement au service de ce Dieu qui tenait déjà son cœur sous le joug. Quand il sortait par les rues, tout le mouvement qu'il voyait se donner les hommes pour obtenir leurs convenances tempo-

relles lui semblait une illusion; l'ostentation des puissants n'était à ses yeux que vanité, les parents et amis un embarras. Il allait seul, évitant les réunions, et il ne sortait guère que pour visiter les églises et les sanctuaires, seuls endroits où son esprit trouvait le repos. Le voyant si seul et retiré de tout, les uns disaient qu'il était fou, les autres que c'était mélancolie[1]. » Cette existence solitaire et en apparence si oisive et si morose devait bientôt se voir en proie à la fièvre des bonnes œuvres.

II

LA CONFRÉRIE DE LA CHARITÉ — MAÑARA Y EST ADMIS
IL EN EST NOMMÉ HERMANO-MAYOR
RÉFORMES ET ACCROISSEMENTS QU'IL INTRODUIT DANS L'HOSPICE
ET DANS L'INSTITUTION.

Il y avait, à cette époque, sur la rive gauche du Guadalquivir, un petit ermitage consacré à saint Georges, où se réunissaient les membres d'une confrérie instituée pour le soulagement des pauvres et les

[1] *Breve relacion de la muerte, de la vida, y virtutes*, etc., Sevilla, Diego Lopez de Haro, 1680.

œuvres les plus difficiles de la charité. Cette confrérie ne se composait alors que d'un petit nombre d'âmes compatissantes qui avaient contracté en commun l'obligation d'enterrer les indigents, d'assister les condamnés sur l'échafaud et dans la prison, et de recueillir les pauvres malades pour les porter aux hospices. Or, un soir que don Miguel de Mañara avait dirigé sa promenade de ce côté, le hasard lui fit rencontrer, à la porte de l'ermitage, don Diego Mirafuentes, qui était, à cette époque, le supérieur, ou, comme on dit en Espagne, l'*hermano-mayor* de la pieuse association. La conversation s'engagea, et, comme on en vint à parler des travaux de la confrérie, Miguel, se sentant ému de ce que son ami lui racontait, éprouva un grand désir de prendre part à ces travaux. Don Diego, qui n'avait rien plus à cœur que de recruter de nouveaux membres, surtout parmi les personnes qui pouvaient donner de l'éclat à l'œuvre, accueillit avec empressement le vœu de Mañara. Mais quel ne fut pas son étonnement de rencontrer de la répugnance à l'admettre dans le sein même de la Confrérie! Est-ce que la réputation de sainteté que Mañara commençait à se faire avait peine encore à prévaloir contre le renom d'orgueil qu'il devait à sa vie antérieure? Les confrères de Saint-Georges craignaient-ils qu'il ne voulût être des leurs que pour les dominer? Il n'était pas jusqu'à cette

douleur farouche qui le tenait éloigné de tout le monde et confiné dans sa maison qui ne contribuât peut-être à entretenir contre lui ces fâcheuses impressions. Ce fut du moins pour cet orgueil dont on le supposait si mal guéri un châtiment utile. La résistance fut longue, opiniâtre, et Mirafuentes n'en triompha pas sans un grand effort. A peine admis, Mañara vit son orgueil soumis à une nouvelle épreuve plus rude encore que la première. Son tour arriva d'aller de porte en porte par la ville, avec les cadavres des indigents, demander l'aumône pour ensevelir ces pauvres restes. Il eut d'abord une grande répulsion à vaincre, et plus d'une fois la parole manqua à cette bouche altière. Mais il puisa dans l'amour divin la force de surmonter ses dégoûts. Ses progrès dans la charité furent même si rapides, qu'avant la fin de la première année la Confrérie désirait déjà l'avoir pour hermano-mayor. C'était en 1662, et, les élections ayant eu lieu à Noël, comme de coutume, celui qui d'abord s'était vu menacé d'être repoussé comme simple Frère fut élu pour chef presque tout d'une voix. Depuis cette époque, et jusqu'à sa mort, arrivée en 1679, c'est-à-dire pendant dix-sept ans, chaque année il fut réélu au scrutin secret, et par toutes les voix, moins la sienne.

Certes, les membres de la Confrérie avaient bien raison de craindre que Mañara ne finît, à la longue, par

les dominer. Il n'était pas homme, non plus, à leur laisser croire qu'ils feraient jamais assez pour les pauvres. Mais, en pareil cas, c'était d'abord dans sa propre chair qu'il commençait à enfoncer cet inquiet aiguillon de la charité.

La Confrérie avait fondé un premier hospice où, le soir, elle donnait asile aux pauvres de la ville qui ne savaient où passer la nuit. Mañara proposa d'étendre ce bienfait aux pèlerins de passage, et bientôt il y eut pour eux un second hospice où ils trouvèrent un souper, un lit et du feu pour ranimer leurs membres fatigués. Mais ici nous avons un témoin qu'il faut entendre, c'est Mañara lui-même. On remarquera qu'il parle de lui à la troisième personne, comme César en ses Commentaires. Mais le héros de la charité, plus ingénieux à cacher la main qui guérit que l'autre à montrer le bras qui blesse, cherche constamment à s'effacer derrière son titre d'hermano-mayor.

« L'hermano mayor, dit-il, ayant, cette année, dans le mois où ce fut son tour d'enterrer les nécessiteux, rencontré un pauvre homme qui était mort sous un auvent, devant lequel passait un ruisseau, et qui, quoique enveloppé dans son manteau, était mort, selon toute apparence, faute d'un abri suffisant et par suite du froid de la nuit, fut ému de pitié de voir des pauvres mourir de cette façon misérable, par le manque d'un

asile où se réfugier, et il voulut, avec l'aide de Dieu, porter remède à une si extrême nécessité. C'est pourquoi il s'en fut à l'hôpital de las Tablas, servi par les pères de Saint-Jean-de-Dieu, pour voir si on pourrait y établir quelques cheminées où les indigents eussent du feu pour se réchauffer. Mais les toits de cet hôpital étaient en bois et très-bas; il était d'ailleurs trop petit pour que la chose pût s'arranger commodément. Mais Dieu, Notre-Seigneur, dont la providence ne laisse pas au besoin les petits abandonnés des corbeaux, fit que l'on découvrit un magasin voûté, attenant à l'église même de la Sainte-Charité, qui, quoique étroit et en mauvais état, suffit cependant au dessein que l'on se proposait. Une fois en possession de ce lieu, mais sans moyen aucun pour le daller, y établir des foyers, acheter des bancs et des nattes, car telle était la pauvreté de la Confrérie, qu'elle n'avait ni de quoi faire ces dépenses ni de quoi donner deux livres de pain à ces malheureux, on proposa la difficulté à la Confrérie tout entière réunie à cet effet. Mais les membres les plus autorisés par leur talent, leur instruction et leur vertu se moquèrent de la proposition, à cause du peu d'apparence qu'il y avait à ce qu'on pût se charger d'une œuvre qui, à elle seule, devait être plus lourde que toutes les autres obligations de la Confrérie ensemble. N'ayant pas déjà de quoi suffire à ces obligations, comment veut-on que nous

prenions encore celle-là, qui, on vient de le dire, pèsera plus que tout le reste. Il en résultera, et que celle-ci ne pourra être continuée, et que les autres tomberont. Il y aurait donc légèreté à commencer aujourd'hui une chose qu'il faudrait abandonner demain. C'était là véritablement des raisons humaines et de celles qu'inspire la prudence. Mais Dieu ne fait pas dépendre ses œuvres des ressources de l'homme; et, quand il plaît à sa divine majesté d'agir, il les écarte toutes pour que sa toute-puissance éclate avec plus de force. C'est ce qu'il fit en Égypte avec Gédéon, avec David, avec les apôtres, dont l'ignorance triompha de toute la sagesse du monde, comme leur faiblesse de toute la puissance des empires. Il en fut ici de même. Toutes les raisons de convenance données par les doctes et les sages de notre Confrérie ne tinrent pas devant la simplicité de l'hermano-mayor, et de quelques autres comme lui, qui votèrent pour lui, hommes d'action, peu habiles à discourir, mais ayant bonne volonté. La majorité approuva, et le magasin fut acheté. Grâce à l'aumône, on eut de quoi acheter aussi des bancs, des nattes, des couvertures et du bois; et il y eut, en ces années, telle nuit de Noël où l'on donna à souper à plus de cinq cents pauvres. »

A dater de ce moment, tous les membres de la Confrérie comprirent que rien n'était impossible à la volonté de leur chef. Aussi, quand il vint, plus tard, leur

proposer (car sa charité était aussi infatigable qu'ingénieuse) d'ajouter une infirmerie à l'asile qu'il avait fondé, ils y consentirent sans se mettre en peine des ressources dont on aurait besoin. C'était l'affaire de Dieu, de qui la pieuse importunité de Mañara saurait bien les arracher.

Parmi ceux qui témoignèrent d'abord le plus d'empressement à seconder Mañara dans son œuvre se trouvait un prêtre à qui la Confrérie redevait une assez forte somme qu'il avait prêtée pour le dallage de l'église. Ce prêtre alla trouver Mañara et lui dit qu'il faisait volontiers l'abandon de sa dette; mais, plus tard, il se repentit et redemanda son argent. Don Miguel rendit la somme au prêtre, mais non sans lui reprocher sa triste variation. Il ne s'en tint pas là. Même chose était arrivée jadis à saint Jean l'Aumônier avec l'évêque Zoïle. Ce dernier ayant repris au saint une somme qu'il lui avait donnée pour les pauvres de son hôpital, Dieu lui fit voir en songe un très-beau palais que son avare repentir lui avait fait perdre. Mañara, se souvenant de cette légende, voulut gagner pour son propre compte le riche palais que le prêtre avait laissé échapper aussi imprudemment que l'évêque, et de sa bourse il paya la somme réclamée, en ajoutant qu'il ne le faisait que pour acheter le droit que l'autre avait possédé devant Dieu et auquel il venait de renoncer.

Quelque gracieuse et chrétienne dans les termes que puisse paraître cette donation, il est peut-être permis de remarquer qu'il y a dans la forme un grain de malice. C'est une preuve que Mañara n'était pas encore arrivé à la grande humilité qu'il atteignit par la suite. Mais, dans une âme de cette trempe, on aime à suivre les progrès de la sainteté; elle touche peut-être davantage quand on découvre que, par un lien imperceptible, elle tient encore à l'humanité.

Mais revenons à l'infirmerie projetée. Voici ce qui en donna l'idée, ce qui en fit sentir le besoin. Les pauvres pèlerins étaient souvent attaqués de maladies devant lesquelles se fermaient impitoyablement les hôpitaux ordinaires. Telles étaient, par exemple, les maladies contagieuses, et, dès cette époque, la phthisie était regardée comme telle. On ne saurait se faire une idée de la terreur que toute contagion, réelle ou imaginaire, inspire encore en Andalousie. Ce devait être bien autre chose il y a deux siècles. Mañara trouva plus court de fonder une infirmerie que d'opposer à des terreurs vaines ou fondées les arguments de la raison ou ceux de la charité. Il commença par placer douze lits dans le magasin dont nous avons parlé; mais bientôt ces douze lits ne suffirent plus. Alors on se décida à bâtir deux corps de logis à la suite de l'église, et il s'y trouva place pour cinquante ma-

lades. Mais où puisait-on l'argent? Toujours à la même source, toujours au pied de ce rocher dont la verge de la charité faisait jaillir les eaux vives. Un jour, c'était un membre de la Confrérie qui, pour racheter ses péchés, apportait à Mañara la somme énorme de vingt-cinq mille ducats, sous la seule condition que son nom ne serait pas révélé, secret pieusement gardé jusqu'au jour où la mort du donataire vint délier Mañara de sa promesse. Un autre jour, c'était un évêque qui, ayant vu les nobles efforts de la Confrérie, en traversant Séville pour aller prendre possession de son siége de Cuzco, obtenait d'un ami mourant, à Cadix, seize mille ducats, qui allaient à Séville grossir l'épargne des pauvres.

On sait que d'ordinaire le succès double le succès même; il fut de bon ton à Séville de se faire inscrire dans la Confrérie de Saint-Georges. Ce fut un honneur recherché par les plus grands noms, et peu à peu toute la noblesse de la ville prit place dans cette milice de la charité. Tant d'éclat, de si abondantes aumônes, ne pouvaient manquer d'éveiller l'envie. Deux mauvais prêtres, assistés d'un moine, attaquèrent avec violence l'institution nouvelle. — « Ils vont, disait l'un, quêter par les rues pour ensevelir les pauvres, et, afin d'attendrir les bonnes âmes, ils font porter devant eux la civière du trépassé; mais écartez le rideau, et vous ver-

rez qu'il n'y a personne. » — « Voyez, disait un autre, depuis qu'ils donnent du pain aux femmes, elles ne travaillent plus. » — « Ils rendent tant d'honneurs aux condamnés, disait le troisième, que les scélérats commettraient des crimes, rien que pour être enterrés avec cette pompe. » Si misérables que fussent ces attaques, on ne put s'empêcher de remarquer que les aumônes diminuaient sensiblement. Un membre de la Confrérie, le docteur don Francisco Mexia, voulut répondre aux calomnies et écrivit même une espèce de manifeste; mais Mañara ne voulut pas qu'il fût imprimé, disant : « La vérité n'a que faire de la défense des hommes qui sont tous menteurs, elle se défend seule; la vérité, c'est Dieu. » Et, en effet, l'orage s'apaisa de lui-même, et, les trois calomniateurs étant morts dans le désespoir et dans l'abandon, les aumônes revinrent, plus abondantes que jamais.

L'entretien de l'infirmerie était désormais assuré. Mais par qui les pauvres seraient-ils soignés? Cette pensée préoccupa beaucoup le réformateur. On désigna d'abord douze membres de la Confrérie qui, se renouvelant de mois en mois, furent chargés de la surveillance du service. Mais, pour faire ce service même, don Miguel imagina une congrégation d'infirmiers qui seraient comme les frères lais de cette libre communauté. Il leur donna un habit, une règle, et les

soumit à toutes les exigences de la vie cloîtrée : on les appela les Frères de la Pénitence. Mais, comme il fallait pourvoir aussi à l'édification des fidèles, les plus nobles Confrères se faisaient une loi de partager l'humble ministère des infirmiers. Il n'y avait parmi eux si fier gentilhomme qui, en entrant dans l'infirmerie, ne dût quitter son manteau, faire le tour des lits et baiser la main à tous les pauvres dans la personne du plus vieux d'entre eux. Le chirurgien lui-même ne les pansait qu'à genoux. Venait-on annoncer un malade amené de la ville ou de quelque village voisin ; l'infirmier de service courait à la porte pour l'aider à descendre de sa monture, le recevait dans ses bras, et l'introduisait à l'infirmerie où il lui lavait et lui baisait les pieds avant de le mettre au lit. C'est ce qu'on lit encore dans les règlements de la Confrérie, et Mañara n'avait garde de permettre qu'une si sainte coutume se perdît. Ce que je reproche à la bienfaisance moderne qui, à sa manière, fait aussi des prodiges, c'est de s'être dépouillée de ces formes touchantes de la religion, et d'avoir partout mis le devoir civil et le sentiment philosophique de l'humanité à la place de l'humble et ardente charité du Christ.

Cette humilité que don Miguel ne séparait pas de la charité, il la voulait chez les autres aussi complète qu'il était parvenu à la pratiquer lui-même. Le silence le plus absolu régnait dans les assemblées. Chacun en

entrant laissait ses titres à la porte pour n'en garder qu'un, celui de serviteur des pauvres. Un jour, les marquis de la Algaba et de Villamanrique étant arrivés un peu tard à la réunion, on se leva pour leur faire place. Mais don Miguel, frappant la table de sa main, s'écria que, dans la maison de l'humilité, on devait laisser de côté toute civilité mondaine. Chacun se rassit, et les deux retardataires, prenant la moindre place, ne furent pas les derniers à se sentir émus de cette grande parole qui, au nom de Jésus-Christ, les dépouillait ainsi de la majesté de leurs aïeux.

Nous avons vu tout le soin qui se prenait du corps des pauvres. Mañara en prenait plus encore de la santé de leurs âmes. Il y avait dans l'infirmerie un autel où chaque jour on disait la messe. Chaque soir, le Rosaire était récité en commun, et, le dimanche, les pauvres se confessaient et communiaient.

Mais, si les pauvres étaient bien, Dieu était fort mal à la Charité. L'ancienne église tombait en ruines; les colombes du voisinage faisaient leurs nids sous les voûtes, et voltigeaient tout le jour sur les poutres qui allaient d'une paroi à l'autre, pour soutenir le toit. Mañara souffrait plus que personne de cet état de choses ; mais, tant que les pauvres eurent besoin de toutes les ressources de la Confrérie, il espéra que Dieu lui pardonnerait de ne pas s'être souvenu de sa maison. Quand

les pauvres ne manquèrent plus de rien, la grande pitié qui était en lui se tourna du côté de l'église, et il n'eut plus d'autre pensée que de la reconstruire. Ici il faut encore l'entendre lui-même :

« Nous espérions que l'économe de la Charité, qui paraissait fort attaché à la Confrérie, homme riche d'ailleurs et sans enfants, nous laisserait quelque chose pour commencer, à quoi chacun de nous ajouterait ce qu'il pourrait; mais Dieu Notre-Seigneur disposa les choses de telle façon, que, lui ayant envoyé une très-longue maladie, pendant laquelle il eut tout le temps de mettre ordre à ses affaires, il ne se souvint pas de l'église. Sa mort fit évanouir toutes nos espérances, comme il arrive toujours quand on met sa confiance dans les hommes.

« Mais Dieu, dont les œuvres ne sont pas subordonnées aux instruments humains, toucha de sa grâce le cœur d'un mendiant qui se nommait Luis, et qui, aussitôt après la mort de l'économe, entra chez moi à huit heures du matin, et me dit : — « Ma femme était une « pauvre marchande de châtaignes, qui, par son travail, « était parvenue à réunir un petit capital de quatre-« vingts ducats. Elle vient de mourir, et, pour l'enterrer « et acquitter certains legs, j'en ai dépensé trente, il « en reste cinquante qui sont tout mon bien ; je vous « les apporte pour la Sainte-Charité Il ne me faut pour

« vivre qu'un morceau de pain que j'irai chercher de « porte en porte. » — Je refusais de recevoir cet argent qui me semblait ne lui être que trop nécessaire. Mais il insista de telle manière, qu'il me devint impossible de persister dans mon refus. Lui ayant demandé quel motif il avait pour se dépouiller de cette somme, étant si pauvre, il me répondit qu'il n'avait pu fermer l'œil de toute la nuit, qu'il avait eu une peine extrême à attendre le jour pour m'apporter cet argent, et qu'il n'aurait aucun repos qu'il ne me l'eût remis. Ce fut à l'aide de ce secours, si visiblement parti de la main de Dieu, que nous commençâmes à rebâtir l'église. Et, comme cette première pierre, c'était Dieu même qui l'avait posée, l'édifice que nous bâtîmes sur ce fondement ne pouvait être que solide. »

Mañara avait si grande confiance que jamais l'argent ne lui manquerait, qu'il passa, pour la construction du maître-autel, un marché de douze mille ducats dont il n'avait pas le premier denier. On réunit, à la longue un demi-million de ducats, et l'église s'acheva; mais, comme le dit encore Mañara, « elle eut pour première base la petite fortune du mendiant Luis. »

Quand je sors de l'église de la Charité, où je vais souvent admirer les belles œuvres de Murillo, de Valdes Leal et de Roldan, il m'arrive quelquefois de rencontrer devant la porte une vieille gitana en guenilles qui vend des

châtaignes aux passants. Comment ne pas me souvenir, en la voyant, de celle qui passa toute sa vie à ramasser, denier à denier, l'argent qui devait servir à jeter les fondements de cette église? Mais laissons croître la basilique du mendiant Luis; nous y reviendrons quand elle sera achevée.

Ne croyez pas que les entrailles de Mañara ne s'émussent que pour les pauvres de son adoption Il n'était pas de ces fondateurs qui, faisant d'un établissement de bienfaisance un monument à la gloire de leur nom, demeurent froids et insensibles à tout ce qui n'est pas cette œuvre de leur prédilection. Mañara, au contraire, sortait sans cesse de la Charité pour aller au secours des pauvres que quelque motif empêchait de venir à lui. Sur les aumônes qu'il recevait, il ne manquait jamais de faire la part des pauvres honteux, des couvents nécessiteux, des jeunes filles sans dot. Un jour il distribuait une grande quantité de pain à toutes les paroisses de Séville, un autre jour il partageait entre les indigents jusqu'à trois mille chemises. D'autres fois, par une inspiration céleste, il donnait à un seul ce qu'il avait préparé pour plusieurs. Un soir qu'ayant cinq cents réaux à répartir entre quelques paroisses il s'était mis en route pour aller trouver les curés de ces paroisses, il lui arriva de n'en rencontrer aucun, et ne voulant pas rapporter l'argent au logis :

— « Allons, dit-il gaiement à sa mule, cherchons ensemble. Cette somme qui, partagée, eût été peu de chose pour plusieurs fera peut-être le bonheur d'un seul. » Et, lâchant la bride, il laissa l'animal suivre son instinct. Celui-ci prit du côté de la muraille, et, comme peu à peu les maisons devenaient plus rares, Mañara commençait à se repentir d'avoir si mal placé sa confiance, lorsque la bête s'arrêta d'elle-même au pied d'une croix, où un petit enfant se chauffait au soleil couchant. Le saint homme lui demanda s'il était orphelin et s'il avait des frères et des sœurs. L'enfant répondit qu'il avait encore son père, lequel se nommait Roque de Mena, et qu'il était l'aîné de six frères ou sœurs, tous en bas âge. En même temps il offrait à l'étranger de le conduire au logis de ses parents. Mañara avait rarement vu misère plus grande. Les cinq cents réaux qu'il laissa à cette pauvre famille furent pour elle le commencement d'une certaine aisance.

Mais c'étaient là comme les distractions et les secrets délassements de Miguel de Mañara. Après chacune de ces petites campagnes, il se livrait avec plus d'ardeur au perfectionnement des saintes pratiques de la Confrérie Après les pèlerins malades, les condamnés à mort attirèrent sa pieuse attention. A ceux qui trouvaient que c'était peut-être pousser trop loin le zèle : « — Lorsqu'ils sont condamnés, disait-il, et amenés au

pied du gibet, ce sont aussi des images de Jésus-Christ. » Jusqu'alors deux membres de la Confrérie allaient prendre le condamné à la prison, et marchaient devant lui jusqu'au lieu du supplice, en recueillant sur la route les aumônes destinées à subvenir aux frais de l'enterrement. Il parut à Mañara qu'il y avait plus et mieux à faire, et voici à quelle occasion l'idée lui en vint.

Un homme, condamné à mort pour je ne sais quel crime, au lieu de se repentir, donnait le scandale de l'audace dans l'impénitence et repoussait avec un insolent mépris les religieux envoyés pour l'assister. Mañara, informé de ce qui se passait, se rendit à la prison, où il trouva celui dont on lui avait parlé se faisant de fête avec quelques amis qui l'entretenaient dans sa fausse sécurité. Son cœur s'émut à l'aspect de cet infortuné qui, oubliant qu'il devait mourir le lendemain, se mettait si peu en peine d'un avenir tellement prochain, et qui s'entourait de ces autres coquins comme d'une garde chargée de le défendre contre toute bonne pensée. Il le prit à part, et lui parlant avec douceur, chercha à le faire rentrer en lui-même. Mais, voyant qu'il ne faisait aucun cas de ses paroles, il changea de ton, et, avec toute l'autorité d'un tel homme s'adressant à un tel misérable, il lui montra l'enfer ouvert sous ses pas et comment, dans vingt-quatre heures, il allait, des mains

du bourreau, tomber dans celles du démon. Voilà un homme qui se trouble et se met à trembler de tous ses membres. Quand don Miguel crut l'avoir amené au point où il le voulait, il chassa de la prison les indignes amis dont la présence était venue prêter aux mauvais instincts toute la force du respect humain, et le confesseur acheva l'ouvrage commencé.

Mais ce n'était qu'une âme de sauvée, et il fallait que dans la suite tous ceux qui seraient condamnés fussent protégés, comme l'avait été celui-ci, contre les tentations de la dernière heure. Don Miguel établit qu'aussitôt la sentence rendue, deux membres de la Confrérie, choisis entre les plus considérés, s'empareraient des derniers moments du condamné et resteraient à ses côtés, pour ne laisser pénétrer dans la prison que les pieuses influences et, pour ainsi dire, les rayons vivifiants de la charité. Toute la Confrérie en corps devait ensuite accompagner le condamné jusqu'au lieu du supplice, et, ce que quelques-uns trouvaient excessif, jusqu'au lieu de sa sépulture.

Cependant tant de bonnes œuvres, tant de réformes chrétiennes, tant d'utiles institutions fondées ou développées, ne pouvaient suffire à l'ardeur de don Miguel et rassasier cet amour de Dieu qui se répandait sur tous et sur toute chose, et le désir de la solitude venait encore souvent remuer cette grande âme. Ce n'était pas le repos

qu'elle demandait. L'infatigable athlète n'éprouvait encore ni dégoût ni défaillance; la solitude le tentait par l'attrait d'une plus libre expansion de l'amour qui le dévorait. Une fois surtout, six années environ après sa conversion, il éprouva ce besoin irrésistible de fuir au désert où déjà il avait goûté les amères douceurs du recueillement, de la prière, de la pénitence. Mais il n'osa quitter Séville sans consulter quelques saints prêtres qui eurent peu de peine à le persuader que Dieu avait marqué sa place dans le monde, et il imposa silence à la voix intérieure qui semblait l'appeler d'un autre côté. D'ailleurs cette solitude, qui lui était si nécessaire, ne la retrouvait-il pas en rentrant dans sa maison?

III

VIE INTÉRIEURE DE MAÑARA

COMMENT IL DISTRIBUAIT SON TEMPS — SES MÉDITATIONS

SES AUSTÉRITÉS — SON LIBRE APOSTOLAT — SON INFLUENCE — ANECDOTES

ARDEUR DE SA CHARITÉ

C'est ici le moment de donner quelques détails sur la vie que menait Mañara. On peut croire que ce fut dès

cette époque, mais je n'en retrouve pas la date certaine, qu'il commença à quitter plus souvent le logis de ses pères, dont les marbres, disait-il, l'importunaient, pour se retirer dans un humble appartement qu'il s'était réservé à la Charité. Déjà il avait à peu près confondu ses biens avec ceux des pauvres, leur abandonnant tout ce qui n'était pas strictement nécessaire à l'entretien de sa famille. Il avait d'abord commencé par séparer soigneusement, dans ses vastes greniers, le blé qu'il recueillait sur ses terres de celui qu'il achetait au compte de l'hospice, mais cette séparation dura peu de temps. Il en fut de même de sa vie; bientôt il ne sut plus distinguer ce qui, dans cette vie, appartenait aux pauvres de ce qu'il avait voulu s'en réserver à lui-même. Cette dernière part était peu à peu devenue si petite, qu'elle finit par se perdre dans l'autre. « Toute sa vie, dit son biographe, était une toile précieuse tissue de bonnes œuvres. » J'ajoute : et de bonnes pensées.

Il se levait dès l'aube et attendait dans la prière et la méditation qu'il fît tout à fait jour; c'était déjà deux heures de gagnées. Il lisait ensuite l'office du matin, puis il se rendait à l'église pour y entendre la messe. En rentrant chez lui il méditait encore pendant une heure. Après ces quatre heures données à Dieu, il se livrait à ceux qui venaient le chercher, prodigue envers tous de ses attentions, de ses consolations et de ses conseils. Il

visitait ensuite les infirmeries dont il entretenait tous les malades les uns après les autres. Puis il assistait à leur diner, voulant s'assurer par lui-même que rien ne leur manquait. Il ne dînait lui-même qu'après eux et toujours accompagné d'un pauvre qu'il faisait asseoir à sa table. C'était habituellement le plus faible, qu'il ne renvoyait que complétement rétabli, avant d'en appeler un autre. A chaque fête d'apôtre, il en prenait un second qu'il habillait, et, si deux de ces fêtes tombaient le même jour, c'étaient deux convives de plus qui dînaient avec lui et qui s'en retournaient vêtus de neuf.

Mais je ne dis là que l'emploi de la matinée; l'après-dînée avait ses exercices particuliers. Après vêpres et complies que Mañara ne manquait jamais de lire, il se rendait de nouveau à l'infirmerie pour assister au pansement des malades. Le pansement terminé, il recevait encore ceux qui avaient affaire à lui jusqu'à l'heure du souper des pauvres qu'il surveillait comme le dîner. Alors il se retirait dans son appartement où il priait encore, en attendant l'*angelus* qui se récitait en commun avec le chapelain du chapitre et l'infirmier de service. Le vendredi, les assistants ajoutaient à cette prière l'exercice de la discipline, puis on tirait au sort quelque pénitence à accomplir. L'un baisait les pieds de ses compagnons, l'autre allait se coucher devant la porte de la

salle, et on ne pouvait sortir qu'en passant sur son corps. La première fois que telles choses se firent, le chapelain ne permit pas que le sort fût consulté et commanda à don Miguel de donner l'exemple aux autres, en allant, le premier, baiser les pieds des assistants; ce qu'il fit en grande humilité, puis il remercia le chapelain de n'avoir pas attendu que le sort le désignât.

Tel était le bon usage que savait faire du temps ce grand serviteur de Dieu, comme l'appelle le P. Cardenas. Mais, si malgré ce sévère emploi de toutes les heures, le désir de la solitude s'emparait encore de lui avec trop de force, il se retirait pendant quelques jours à la Chartreuse voisine ou dans tel autre couvent de la montagne, et, après s'être pour ainsi dire rassasié de solitude et des austères délices du désert, il revenait, avec bonheur et comme apaisé, à sa tâche accoutumée, et c'était fête alors parmi les pauvres qui, un moment, avaient pu craindre qu'il ne fût perdu pour eux.

Quel était donc l'objet de ces méditations auxquelles se livrait Mañara à ces heures favorisées de la première matinée, où il semble que le jour se fasse peu à peu dans l'âme comme dans la nature? Ses directeurs en recevaient la confidence et quelques-uns nous l'ont transmise. Dans les premières années qui suivirent sa conversion, ce qui occupait le plus ordinairement sa pensée, c'était la mort et les fins dernières de l'homme.

Nul, en effet, ne semble avoir creusé plus profondément ce redoutable sujet. Il y demeura comme enfermé pendant des années, et, quand il en sortit, il y laissa ensevelir tout ce qu'il pouvait lui être resté d'illusions mondaines. De cette longue considération de la mort de l'homme, il passe à la contemplation de cette autre fin, mort féconde cette fois et régénératrice, la passion de Jésus-Christ. Son âme, domptée par la sainte horreur de sa première méditation, puisa dans celle-ci des impressions déjà plus douces, et comme une première récompense il y trouva le don des larmes. Assistant par la pensée, par le cœur, à chaque minute de la divine agonie, il en vint à un tel degré d'extase, qu'un jour, s'imaginant suivre, entre Joseph et Nicodème, le convoi du Christ, il croyait sentir dans ses bras le poids du corps sacré détaché de la croix; et, comme il lui prit un violent désir de savoir quel était le cantique que chantaient à côté de lui les deux patriarches, une voix intérieure lui cria : c'est le psaume : *In exitu Israel de Ægypto.*

De cette première extase à suivre le Christ s'élevant au ciel et à le contempler assis à la droite du Père, il n'y avait pas loin, et ce fut par où finit don Miguel de Mañara.

Redescendons maintenant de ces hauteurs sublimes aux applications journalières et aux vertus qui étaient, dans l'âme de Mañara, le fruit de ses méditations et de ses prières. Dirai-je qu'il était réglé dans ses repas et qu'il

s'était condamné à une sévère abstinence? Mais c'est à peine là le commencement de la sainteté, et je ne remarque qu'en passant, et comme trait de mœurs et de couleur locale, qu'il en était venu à se retrancher même cette petite tasse de chocolat qui est tellement passée dans les habitudes espagnoles, que j'ai parfois entendu demander si elle rompait le jeûne. On trouvera peut-être que c'était un frein médiocre pour mortifier une chair naturellement si rebelle; mais, outre que ce n'est jamais peu de chose que de vaincre une habitude invétérée, même en chétive matière, je me hâte d'ajouter que Mañara faisait un fréquent usage du cilice et de la discipline; et cependant, toujours en défiance de lui-même, il évitait avec soin les occasions en apparence les plus innocentes, jusque-là même qu'il se tenait sur ses gardes à l'égard de ses proches parentes. En récompense, Dieu lui fit la grâce qu'il eut peu à lutter contre les dangereux souvenirs de sa voluptueuse jeunesse.

Mais qu'on a vu de saints devenir chastes, charitables, durs à eux-mêmes, et ne savoir pas se défendre contre les tentations de l'orgueil! On vient de voir que Mañara, né le plus fier des hommes, en était devenu le plus humble, et, sans parler encore, nous le donnerons tout entier, de son testament, où triomphe, comme dans toute sa vie, cette sublime humilité du chrétien, citons quelques anecdotes qui rendront cette vérité plus sen-

sible. Elles ont, d'ailleurs, la couleur du pays, et je leur trouve une grâce charmante qui émeut dans un si noble personnage.

Un maçon, ayant réparé un conduit d'eau appartenant à une maison voisine, mais qui venait aboutir à celle de Mañara, réclama de ce dernier le prix de son travail. Don Miguel répondit que l'affaire ne le regardait pas et qu'il s'adressât au voisin. Le maçon, au lieu de se contenter de cette réponse toute simple, s'emporta contre le saint homme, et, sa colère se répandant en injures, il alla jusqu'à s'écrier : « Voilà donc ce grand aumônier ! Ce n'est qu'un hypocrite qui se joue de la simplicité des gens. » Et il remplit toute la rue de ses clameurs et de ses outrages. Mañara attendit qu'il eût achevé; puis, quand il lui eut laissé le temps de se calmer, il l'envoya chercher et lui dit froidement : « Voici les douze réaux que tu m'as réclamés, et je te donne ces douze autres pour les injures que tu m'as adressées. »

Un autre jour, le magistrat subalterne d'un bourg voisin étant venu lui demander de l'argent, Mañara, qui ne se trouvait pas en fonds, le pria de l'excuser; mais l'alguazil lui répondit en colère que pour des courtisans il saurait bien en trouver, et, tirant son épée, il menaçait de l'en frapper. Don Miguel se sentit piqué au vif, et, plus tard, il confessait à un ami qu'il avait eu

peine à se contenir. Toutefois il n'en fit rien paraître ; mais trois personnes qui survinrent, et qui le reconnurent, ne le prirent pas si doucement, et, se jetant sur le furieux, elles allaient le saisir, quand Mañara, les arrêtant elles-mêmes : « Non, dit-il, laissez-moi toute la joie de la bonne occasion que Dieu m'envoie ! » Et, dans la suite, racontant l'affaire avec une admirable sérénité, il ajoutait : « Je n'avais pas fait l'aumône à cet homme, et c'était lui qui me la faisait. »

Peut-être Miguel était-il flatté en secret de ce grand rôle de père des pauvres et de président d'une puissante Confrérie. Mais, d'une part, nous venons de voir de quelle ardeur il voulait fuir au désert, et on sait, de l'autre que, si chaque année il était réélu, il n'en cessait pas moins de demander qu'un autre fût nommé à sa place, ne fût-ce, disait-il, que pour accoutumer d'autres épaules à porter le fardeau dont il faudrait bien, un jour, que la mort vînt soulager les siennes.

Mais l'orgueil ne sort jamais si bien du cœur de l'homme, qu'il ne s'y ménage quelque repli secret. D'ailleurs, où l'orgueil n'entre plus, la vanité peut encore trouver place. Miguel de Mañara, qui venait de fonder une seconde fois la confrérie de la Charité, et qui en avait fait son œuvre, ne pouvait-il pas croire que c'était encore servir la cause des pauvres que de se montrer jaloux des prérogatives de cette Confrérie ? Il

était Andalous, et j'avoue humblement que je l'attendais à cette épreuve. J'avais vu tant de fois, à Séville, et dans les occasions les plus saintes, de ces querelles qui auraient fait sourire Despréaux! Mais Mañara était devenu supérieur même à ces petites passions dont ont peine parfois à se défendre les âmes les plus pures. J'en trouve dans sa vie un éclatant exemple. C'était en 1671; Rome venait de canoniser Ferdinand III, et un bref du pape avait autorisé une procession solennelle en l'honneur du nouveau saint. Séville, en cette occasion, crut qu'elle ne s'acquitterait jamais assez envers le héros qui l'avait faite chrétienne en la refaisant espagnole. Les chroniques sont pleines des merveilles de cette procession. Lorsque vint le moment de régler l'ordre des confréries, ce qui est toujours, à Séville, une grande affaire, l'archevêque, considérant qu'on ne pouvait avoir trop d'égards pour une association où figurait presque toute la noblesse de la province, crut devoir en conférer avec don Miguel de Mañara, assuré d'avance que la confrérie ratifierait sans hésiter ce que son chef aurait accepté, et, pour sa part, disposé à lui accorder tout ce qu'il aurait trouvé juste. Il lui demanda donc à quelle place il pensait que devait marcher la Charité : « A la dernière, répondit Mañara, et immédiatement après les Géants. » A cette époque, ces gigantesques mannequins, qui ont existé en France

comme en Espagne, figuraient encore dans les processions, et c'étaient eux qui ouvraient le cortége. Je ne sais si, en effet, la Charité occupa cette place, je n'en trouve aucune trace dans les récits du temps; mais qu'importe? Il faut avoir vécu à Séville pour comprendre qu'un hermano-mayor ne pouvait donner de son humilité une marque plus grande que de faire si bon marché du droit de préséance de sa confrérie.

Mais que la Confrérie acceptât cette décision de l'abnégation chrétienne, rien ne prouve mieux l'ascendant que Mañara avait pris sur elle. Son autorité était absolue, sans appel. Prenant au sérieux des devoirs qu'il s'était librement imposés, il entendait que chacun fît comme lui. Deux de ses confrères devaient assister, un jour, à l'enterrement d'un pauvre, et, ce même jour, ils s'étaient promis d'aller à une course de bagues, qui, pour l'un des deux, était aussi une espèce de devoir, car il y devait présider. Ce dernier écrivit donc à don Miguel pour lui demander que le convoi fût retardé. Il reçut en réponse le billet suivant : « Mon cher frère, les pauvres sont la figure de Jésus-Christ notre Seigneur. Les courses de bagues ne représentent que le monde, et non pas Dieu; et, si mauvais que nous soyons, n'allons pas jusqu'à perdre le respect envers Dieu et son divin Fils. Ce pauvre ne doit pas attendre une heure au delà de celle qui a été fixée pour ses funérailles. Venez donc

l'enterrer. Combien qui ne se feront pas prier pour l'accompagner à sa dernière demeure ! Que Dieu vous garde et vous conduise au terme que je souhaite pour vous ! » En pareille occasion, Mañara avait coutume de dire en secouant la tête avec tristesse : « Dieu et le monde ne vont pas de compagnie. » Et il suffisait de ces simples paroles pour ôter aux plus tièdes l'envie de chercher des excuses.

Un si grand éclat de vertu, cette énergique persévérance dans le bien, assurèrent à Mañara une influence morale qui, comme sa charité, passa bientôt le seuil de l'hospice, et arriva partout où se faisait sentir cet irrésistible amour du prochain. L'ascendant que lui donnaient son nom, sa fortune, sa situation sociale, et dont, toute sa vie, il avait travaillé à se dépouiller, lui revenait tout à coup dans l'occasion. Simple laïque, ignorant, et ne lisant guère l'Écriture que dans la version espagnole, l'admiration et le respect de ses semblables le revêtaient, aux yeux de tous, d'une sorte de sacerdoce dont il usait naturellement, peut-être sans s'en apercevoir et sans s'en défier, dès qu'il s'agissait du salut des âmes ou de l'intérêt du ciel. « Lorsqu'il parlait de la grandeur de Dieu, dit son biographe, ou du respect qui lui est dû, le feu divin lui montait au visage et lui jaillissait par les yeux. »

Apprenait-il, par exemple, que l'on voulait intro-

duire la comédie à Séville, et à une époque où la ville, en proie à la famine, était, de plus, menacée de la peste, il n'hésitait pas à se prononcer hautement contre un dessein qu'il disait manifestement contraire à la volonté de Dieu, et il écrivait à cet effet, à l'un des membres du conseil de Castille, une lettre qui était reçue comme un mandement, ou plutôt comme une de ces épîtres que les apôtres adressaient aux églises primitives. Je remarque ici, en passant, que Mañara semblait moins blâmer le théâtre en lui-même que l'époque choisie pour l'établir à Séville. Le théâtre, en Espagne, n'a jamais provoqué ces anathèmes qui parfois l'ont frappé chez nous, et c'est le cas de rappeler une fois de plus, que Lope de Vega, Tirso de Molina, Calderon, et bien d'autres, appartenaient à l'Église.

Ce zèle de Mañara n'attendait pas pour se produire les occasions publiques. Mais, dans les circonstances particulières, il revêtait parfois des formes naïves dont la grâce familière peint l'époque et le pays.

Un jour, étant dans sa maison, il entendit un muletier qui, dans un accès de colère, proférait tous les jurons en usage et en inventait même de nouveaux. Ayant mis la tête à sa fenêtre pour voir ce qui se passait, il vit que cet homme avait affaire à un mulet revêche qui refusait de se laisser charger. A chaque essai, la bête regimbait, et le muletier s'emportait de

plus belle. Percé jusqu'au fond de l'âme d'entendre blasphémer ainsi le saint nom de Dieu et celui de la Vierge, Mañara sortit de chez lui et alla droit à l'homme. Il faut tout dire, et les moindres détails ont leur prix et leur charme quand on les sait de la dernière exactitude. Le saint commença, comme eût fait peut-être en pareille rencontre un saint François de Sales, par offrir au muletier quelque morceau de gâteau qu'il avait toujours en réserve dans sa poche pour les enfants dont il voulait encourager le zèle au catéchisme. Le moment, avouons-le, était assez mal choisi, et on voit d'ici l'effet du cadeau : « Laissez-moi donc en paix ! » s'écria notre homme, furieux de se voir traité comme un enfant. Le saint alors changea de ton et de méthode. « Mon ami, dit-il d'un air sérieux, d'où êtes-vous ? — « De tel endroit, répondit l'autre brusquement, » et il nomma un village voisin. — « Et dans votre village, il y a sans doute des fonts baptismaux ? » — « La belle demande ! Et pourquoi n'y en aurait-il pas ? » — « Et vous avez été baptisé ? » — « Seigneur, dit enfin le muletier, laissez-moi en repos; je ne suis pas en humeur de causer. » — « Croyez bien, mon ami, que je vous parle sérieusement et pour votre bien. » — « Eh bien, sans doute, je suis chrétien par la grâce de Dieu, et baptisé. » Alors don Miguel, prenant un air plus grave et le visage animé d'une sainte colère : — « Je ne puis

croire, dit-il, qu'un chrétien, un homme qui a reçu la grâce du baptême, puisse de la sorte et publiquement outrager le saint nom de Dieu et celui de sa sainte Mère ! » Et il continua sur le même ton, avec une merveilleuse éloquence. Le muletier, d'abord déconcerté, finit par s'émouvoir, et, les larmes arrivant avec tous les signes du plus sincère repentir, il tomba à genoux au milieu de la rue, confessa son péché et en demanda pardon à Dieu et à don Miguel. Mais la leçon eût été incomplète si don Miguel ne l'eût relevé avec bonté, consolé, encouragé, et, finalement, aidé à recharger sa bête.

Voilà don Miguel au milieu du peuple, parlant sa langue, et le prenant comme veulent être prises, pour être dominées, ces vives imaginations. Nous allons, dans une autre circonstance, le voir en lutte avec les passions de l'homme éclairé.

Un ecclésiastique, d'un rang élevé, entretenait depuis plusieurs années des relations coupables avec une femme et ne laissait pas de dire sa messe chaque jour. Mais, loin de vivre tranquille dans le crime, il cherchait à vaincre sa passion coupable, sans pouvoir parvenir à la dompter. Poussé d'une bonne pensée, il alla trouver, non un de ses confrères, mais un laïque, mais ce prêtre consacré par Dieu même et par la charité, don Miguel de Mañara. Il lui ouvre son

cœur misérable, il dit tout, le nom de cette femme, la maison où elle demeurait, et à quelles heures il allait la visiter, et depuis combien d'années, ses inutiles combats, et comment sa passion le ramenait sans cesse à ce seuil maudit, suppliant Mañara de le guérir, s'il avait un moyen pour cela, et d'avance l'autorisant à les employer tous. Don Miguel commença par lui remontrer l'énormité de sa faute, lui parla longtemps, l'attendrit et ne lui permit de se retirer qu'après lui avoir fait prendre les plus fortes résolutions. Mais les raisonnements, les conseils et les bonnes résolutions échouèrent une fois de plus. Don Miguel, s'apercevant que rien n'était gagné, prit alors une grande détermination. Un jour, et à l'heure où il savait que le prêtre était chez cette femme, il y parut tout à coup lui-même, et, l'ayant trouvé entre elle et sa mère, quelle mère! il prit le ton et l'air d'un apôtre, le réprimanda avec force, et le menaça d'aller de ce pas chez l'archevêque pour appeler sur lui et sur ces indignes créatures un châtiment exemplaire. Se souvenant, d'ailleurs, de toutes les révélations que le prêtre lui avait faites et voulant à tout prix les tirer tous trois de cet abîme : « Allons, dit-il en finissant, chassons d'ici le démon qui s'est emparé de cette maison et de tous ceux qui l'habitent. » Et, prenant un crucifix comme pour exorciser l'esprit immonde, il parla avec tant de force, que les pécheurs

fondirent en larmes, tombèrent à genoux, et prirent devant Dieu l'engagement de se séparer. Le prêtre, en particulier, se jeta aux pieds de Mañara, qu'il voulut baiser et sortit de la maison pour n'y plus rentrer. Mañara trouva dans l'aumône, dont il sollicita tout exprès les ressources, de quoi mettre ces malheureuses en tel état, qu'elles vécurent désormais dans une retraite convenable, et sans profaner par le vice un reste de jours dont elles devaient le repos à la charité.

De tels bienfaits demeuraient habituellement secrets. Mais toute l'humilité du saint ne pouvait empêcher qu'ils n'eussent parfois un éclat public et qui saisissait tous les cœurs.

Il y avait encore, à cette époque, un assez grand nombre de Maures à Séville, et le désir de les convertir au christianisme était, pour ceux que dévorait le souci des âmes, une tentation de tous les moments. En 1672, une mission eut lieu dans ce but. Trois saints prêtres, le P. Tirso Gonzalez, accompagné du P. Juan Guillen et du P. Francisco de Gamboa, résolurent de prêcher les Maures de Séville. Le premier appartenait à la Confrérie. Son premier soin fut de communiquer son dessein à Mañara, lui demandant son assistance et celle de la Charité. L'hermano-mayor s'empressa de réunir le chapitre pour lui faire part de cette bonne pensée et l'inviter à se joindre à lui pour la rendre féconde. Ces

Maures appartenaient presque tous à la classe inférieure et ne vivaient que de leur travail. On commença par donner à chaque Maure qui assistait aux sermons le prix de sa journée. Mais, aux yeux de Mañara, c'était trop peu que de s'associer à pareille œuvre par un sacrifice de cette nature. « Ce n'est pas avec de l'argent, dit-il, qu'on rachète le mieux les âmes. Si nous voulons attirer sur la parole du P. Tirso la bénédiction divine, il faut que chacun de nous promette en son cœur d'accomplir le vœu de pénitence qui répugne le plus à sa nature. » Tous entrèrent dans cette idée avec grand zèle et amour. Chacun garda son secret, mais il y eut dans le nombre de merveilleuses et rares pénitences. Quelqu'un, entre autres, promit de baiser la plaie d'un pauvre malade par chaque Maure qui se convertirait. C'est Mañara qui le raconte; mais ce qu'il n'ajoute pas, c'est que l'auteur du vœu, c'était lui-même, et il eut plus de quarante ulcères à baiser, quarante-trois Maures s'étant convertis.

En 1679, et par les soins du même P. Tirso Gonzalez, aidé encore de Mañara et de la Confrérie, d'autres Maures furent convertis au christianisme. Les Maures commençant à manquer, don Miguel alla chercher les hérétiques. « En ce temps-là, on fit sortir de la prison vingt-quatre Anglais hérétiques qui s'y trouvaient détenus. Ces pauvres gens vinrent chercher un asile dans

notre hospice, où nous les reçûmes avec charité et amour. L'hermano-mayor défendit qu'on leur dît rien au sujet de leur croyance, et voulut qu'on se contentât de les traiter avec amour et charité, et comme on faisait des autres malades, qu'on leur lavât, qu'on leur baisât les pieds et qu'on les mît au lit. Ce traitement fit sur eux une impression si grande, que chaque jour il s'en convertissait quelques-uns, et enfin leur capitaine, qui était homme de bon entendement et non sans instruction. »

Je tenais à citer cette anecdote dans les termes mêmes où Mañara la rapporte, car c'est lui qui parle, pour relever d'autant cette parole bien grave : « L'hermano-mayor défendit qu'on leur dît rien de leur croyance. » Qu'on veuille bien se souvenir que nous sommes en Espagne, au dix-septième siècle, sous le règne paisible de l'Inquisition, et que celui qui parle avec une si rare tolérance est un homme qui, malgré toute sa charité, a bien quelquefois l'air d'un libre inquisiteur. Même en Espagne, l'âge moderne commençait à poindre.

IV

MAÑARA A LE PRESSENTIMENT DE SA FIN PROCHAINE. ENTRETIEN AVEC L'ARCHEVÊQUE — COMPARAISON AVEC SAINTE THÉRÈSE SA MORT ET SES FUNÉRAILLES — SON TESTAMENT SON DISCOURS SUR LA VÉRITÉ ÉGLISE ET HOSPICE DE LA CHARITÉ — SOUVENIRS DE MAÑARA — SON PORTRAIT — SON ÉPÉE —

Cependant, au début de cette même année 1679, don Miguel commença à éprouver une grande lassitude. Il n'avait cependant encore que cinquante-trois ans, étant né en 1626; mais ces fortes natures s'usent vite. Les œuvres se pressent tellement dans leur vie qu'on s'étonne de la trouver si courte d'années quand la mort vient les surprendre. Rien n'avait pu rassasier cet amour de Dieu qui, dès la première heure de sa conversion, avait embrasé l'âme de Miguel de Mañara, et qui avait absorbé en lui tout le feu de la passion humaine. Peu de temps avant de tomber malade, c'était au mois d'avril, étant allé au palais de l'archevêque pour assister à une distribution de pains, le prélat re-

marqua qu'il avait le visage plus gai que de coutume : « Seigneur don Miguel, dit-il, d'où vous vient cette joie? — Seigneur, répondit Miguel, je me réjouis parce que je sens que je vais mourir. — Ne dites pas pareille chose, répliqua l'archevêque, nous avons encore besoin de vous pour nous aider à secourir les pauvres. — Seigneur, reprit à son tour don Miguel, je veux mourir pour le grand désir que j'ai de voir Dieu. » Et, s'animant à ce beau sujet, il parla tout haut et avec éloquence de ce désir qui était en lui et qui devrait être dans le cœur de tous les hommes. Peut-être alors les deux saints vieillards eurent-ils présentes à leur souvenir ces belles stances où sainte Thérèse, emportée du même désir, se plaint qu'*elle meurt de ne pas mourir*. Seulement, ce qui était dans l'âme tendre de Thérèse une poétique aspiration de l'amour divin était chez cet homme si grave un pressentiment de sa fin prochaine et du repos dont il avait besoin.

Mais, puisque le nom de sainte Thérèse se rencontre encore sous ma plume, pourquoi hésiterais-je à dire qu'entre ces deux âmes d'élite il y avait une de ces parentés étroites qui se reconnaissent aux contrastes presque autant qu'aux ressemblances. Pendant que Thérèse, plus particulièrement inclinée à la contemplation et à la prière, portait cependant dans l'action une décision intrépide et déployait dans

le gouvernement des âmes une science admirable, Mañara, né pour l'action et pour l'empire, aspirait sans cesse à la solitude et ne se retrouvait à l'aise que dans la prière et la contemplation. C'étaient comme deux âmes sœurs qui se seraient partagé le patrimoine de la foi, mais tellement sœurs, que chacune possédait encore à un rare degré ce qui faisait le caractère propre, ce qui était le don suprême de l'autre. Thérèse, d'un cœur si tendre, portait dans le siècle des qualités toutes viriles; Mañara, génie ferme et volontiers dominateur, laissait entrevoir parfois au fond de son âme des délicatesses de femme.

Ce désir de la mort, pour arriver au repos et à l'apaisement dans l'amour, ne devait pas tarder à se voir satisfait. La flamme qui le consumait était si ardente, que Mañara disait souvent à son confesseur, le docteur Juan Santos de San Pedro, chanoine de la cathédrale de Séville : « Il me semble que, pour peu que cette flamme augmentât ou seulement qu'elle durât, la faiblesse humaine ne la pourrait supporter, et qu'on laisserait sa vie dans un dernier élan vers Dieu. » Ce fut précisément ce qui arriva ici. Séville venait d'être la proie d'une de ces épidémies, fruits d'un climat violent et inégal, et l'épidémie avait à sa suite amené la famine. Tout le monde souffrait, les pauvres surtout, et Mañara n'était préoccupé que des moyens de venir en aide à tant d'affligés.

Une nuit que ces pensées l'empêchaient de dormir, il crut entendre au dedans de lui-même une voix qui lui disait : « Si tu avais trois cent mille ducats, qu'en feras-tu? » Et aussitôt, comme si, en effet, il les avait dans sa caisse, il se mit à chercher à quelles œuvres de Dieu il pourrait bien employer cet argent. Il prit même une plume pour préparer de cette somme une répartition exacte et raisonnée. Il donnerait tant pour l'infirmerie et tant pour fonder quelques lits de plus. Il doterait trente-trois religieuses. Il répartirait à la porte de l'hospice tant de livres de pain. Les pauvres honteux, cette classe si nombreuse en Espagne et qu'on pourrait bien y appeler les pauvres fiers, auraient pour leur part tant de chemises. C'était proprement le conte de Perrette, mais écrit par un la Fontaine inspiré de Dieu. Aussi le dénoûment ne pouvait-il être le même. Et en effet, pendant que le saint homme souriait lui-même du rêve de sa charité, ce même rêve se réalisait sans bruit dans l'alcôve d'un mourant. Un riche habitant de Séville, don Francisco Gomez de Castro, avait déjà fait deux testaments dans un autre sens. Mais, la veille de sa mort, il les révoqua l'un et l'autre, et cet homme, qui connaissait à peine don Miguel de Mañara et n'avait eu avec lui que de rares relations, le nomma son principal exécuteur testamentaire, et lui laissa la plus grande partie de sa fortune pour l'employer de la

manière qu'il jugerait la plus agréable au Seigneur. La mort ne laissa pas au pieux légataire le temps de disposer de la fortune entière; mais, pour tout ce qu'il en dépensa, il se conforma, sans presque y rien changer, à la répartition qu'il en avait faite d'avance, cette nuit où, dans un sublime pressentiment de l'insomnie, il s'était adressé à lui-même l'étrange question que nous avons rapportée.

A la fin du mois d'avril 1679, il fut saisi d'une fièvre violente, et dès le commencement de sa maladie il ne se fit aucune illusion. A la première invasion du mal, abandonnant son corps aux médecins, il ne s'occupa plus que de son âme. La patience envers la douleur, la résignation à la volonté de Dieu, c'étaient là des vertus qui lui avaient tenu, toute sa vie, trop fidèle compagnie pour lui manquer devant la mort. Il était demeuré tellement maître de lui-même, qu'à peine s'apercevait-on qu'il souffrit, peut-être ne s'en apercevait-il pas lui-même. Peu à peu la parole lui fit défaut, sa vue se troubla, son oreille cessa de lui apporter les bruits de la terre; mais on pouvait voir, à des marques infaillibles, qu'il parlait, qu'il voyait, qu'il entendait intérieurement, et on reconnaissait, à l'expression ineffable du regard, au sourire calme et satisfait des lèvres, au mouvement attentif de l'oreille, que tout était douceur dans ses impressions dernières. L'archevêque, qui était

lui-même un saint, et dont Séville garde encore le souvenir, don Ambrosio Ignacio Espinola y Guzman, vint le visiter deux fois et se retira pénétré d'une admiration émue, et intérieurement consolé. A ce chevet d'un mourant, on ne pleurait que les pauvres qui allaient perdre un ami si dévoué, un père si tendre, un consolateur si efficace. Le 19 mai, don Miguel de Mañara remit son âme à son Créateur, et s'éteignit si doucement, qu'il fallut présenter une glace à ses lèvres pour s'assurer qu'il n'était plus. Quand la nouvelle s'en répandit dans Séville, chacun oublia ses propres pertes pour ne se souvenir que de celle-là. Cette mort ajoutait au deuil de toutes les familles.

L'avant-veille, don Miguel avait écrit dans son testament : « J'ordonne qu'aussitôt ma mort advenue mon corps soit placé sur une croix de cendres, comme le veulent nos statuts, les pieds nus, et enveloppé dans mon manteau en guise de suaire, un crucifix à mon chevet, avec deux cierges, et la tête découverte. C'est ainsi que mon corps devra être porté sur la civière des pauvres, suivi de douze prêtres, et pas un de plus, sans pompe ni musique, à l'église de la Sainte-Charité, et mis en terre à l'entrée et en dehors, afin que chacun marche sur moi et me foule aux pieds. C'est là que je veux que soit enseveli ce corps immonde, indigne de reposer dans le temple de Dieu. Et, de plus, ma vo-

lonté est que l'on mette sur ma sépulture une pierre carrée d'un pied et demi, avec cette inscription : « Ici « gisent les os et les cendres du plus méchant homme « qu'il y ait eu dans ce monde; priez Dieu pour lui. » Et il menaçait ses exécuteurs testamentaires, s'ils ne le faisaient, de porter lui-même témoignage contre eux devant Dieu.

Il fallut bien se soumettre à cette impérieuse volonté qui commandait encore jusque dans la mort. Nul ne se fût permis de désobéir. Mais, après qu'on l'eut étendu sur la cendre, enveloppé, comme un soldat rapporté du combat, dans son manteau de Calatrava, rien n'arrêta l'élan de toute une population accourue afin de voir une dernière fois celui dont la seule présence suffisait pour sécher les larmes et apaiser la faim, pour baiser ces pieds qui savaient si bien le chemin de toute maison où il y avait une misère à secourir, une douleur à consoler. Toute la Confrérie de la sainte Charité, tous les chevaliers de Calatrava, toute la noblesse de la province, l'archevêque et tout son clergé, tous les ordres religieux, tout ce qu'il y avait à Séville de personnes considérables, tout le monde, enfin, voulut apporter à ces reliques sacrées son tribut de vénération. On régla ensuite l'ordre des funérailles. La place d'honneur, c'est-à-dire la plus rapprochée du corps, fut réservée, et c'était justice, à douze pauvres, que l'on vêtit de neuf ce

jour-là. Mais, quand il fut question d'enlever le corps placé sur la civière des indigents, on se disputa l'honneur de le porter. Il semblait appartenir de droit à ceux des chevaliers de Calatrava qui étaient en même temps Frères de la Charité; cependant ils durent le céder, du moins une partie du chemin, aux Pères de Saint-Bonaventure, dont le collége avait élu Mañara pour son patron. Les savants mêmes voulurent honorer publiquement ce rude chevalier qui ne savait que la charité. Durant le trajet, ceux qui n'avaient pu trouver place dans le cortége demandaient à grands cris que l'on découvrît le corps; chacun voulait garder une dernière image des traits du bienheureux. Quand on fut arrivé à la porte de l'église, où un caveau avait été ouvert dans le lieu marqué par Mañara lui-même, au moment où l'ensevelisseur, descendu dans le caveau, ouvrait les bras pour recevoir le corps, quatre chevaliers de la plus haute noblesse se jetèrent au devant, et écartant ces mains vulgaires, reçurent le corps et le déposèrent avec respect sur la terre nue. Après qu'ils furent remontés, un prêtre, ayant cru voir que la tête n'était pas commodément disposée, descendit, à son tour, dans le caveau pour la placer autrement, pieux stratagème de la piété, qui cherchait sans doute un prétexte pour toucher ces restes vénérables.

Tous les couvents, toutes les paroisses, voulurent

ensuite, tour à tour, célébrer ces grandes funérailles. La cathédrale elle-même envoya une commission de son clergé pour officier à la Charité, le jour anniversaire de la mort de Mañara, fête solennelle à laquelle l'archevêque se fit un honneur d'assister.

Je n'ai pu parvenir à savoir exactement comment était de sa personne don Miguel de Mañara; on a de son visage deux petites gravures qui doivent être ressemblantes, car les traits sont les mêmes que ceux du portrait qu'a laissé de ce grand homme de bien le peintre Valdes Leal. Il y a quelques années, un membre de la confrérie, je crois même un Vicentelo de Leca, fit, en mourant, à la congrégation l'inestimable legs d'un masque de terre cuite moulé après la mort, sur le visage même du saint. Tous ces divers portraits ont la même expression, et dans tous, sous le recueillement d'une pensée austère, perce je ne sais quoi d'héroïque qui sent son chevalier de Calatrava et qui donne aux traits une certaine analogie avec ceux du grand Condé. La flamme du regard fait penser encore aux passions de la jeunesse.

Ce fut de 1670 à 1680, c'est-à-dire pendant que don Miguel de Mañara était dans tout l'éclat de sa mission évangélique, que Murillo et Valdes Leal remplirent, à l'envi l'un de l'autre, l'église de la Charité des œuvres magnifiques que l'on y admire encore. Il y a de Murillo

ses grandes toiles de *Moïse tirant l'eau du rocher*, de la *Multiplication des pains*, de *Saint Jean de Dieu*, et la place vide de la *Sainte Isabelle*, vainement réclamée à Madrid; de Valdes, l'*Exaltation de la sainte Croix*, le *Triomphe de la mort*, et cet *Évêque dévoré par les vers*. Comment ne pas croire que Mañara fût pour beaucoup dans le choix des sujets et dans la disposition de ces peintures? J'aime à penser qu'il rendait toute justice à Murillo (ce serait calomnier un saint que de supposer le contraire), qu'il sentait même la douceur de cet évangélique pinceau; mais je ne sais quoi me dit que son génie austère, qui allait droit au fond des choses, sans perdre le temps aux enchantements du dehors, devait avoir une préférence instinctive pour l'âpre manière de Valdes, et je m'étonnerais que ce dernier n'eût pas été choisi pour faire son portrait.

L'énergique personnalité de Mañara se trouve imprimée dans toutes ses œuvres. L'église même de la Charité, dont il fut presque l'architecte, il la refit à son image, comme la Confrérie elle-même. Dans les peintures, dans les bas-reliefs, partout la mort, avec ses épouvantements et ses leçons, s'y trouve associée aux images de la plus affectueuse charité. Chaque fois que j'y entre, il me semble que je vais me trouver en face de l'auguste réformateur, et, quand je vois s'ouvrir une de ces petites portes qui donnent accès dans l'hospice,

il me semble que c'est lui qui va paraître. L'illusion ne me quitte qu'en lisant sur une dalle, du côté de l'épitre, le nom de Mañara.

Après l'église, ce qu'il y a de plus remarquable à la Charité, c'est le patio divisé en deux par une double colonnade de marbre. Il y a là de la joie et du soleil pour les pauvres. On lit sur le mur cette inscription du fondateur lui-même : « Cette maison durera aussi longtemps que l'on y craindra Dieu, et que l'on y servira les pauvres de Jésus-Christ. Quiconque entre ici doit laisser à la porte l'avarice et l'orgueil. » Ce Mañara aimait les grandes paroles. La Charité est remplie de pareilles inscriptions. On aime à se le représenter se promenant silencieusement, la nuit, dans ces vastes cours, dans ces longs corridors, veillant seul sur le sommeil de tous, et à mesure qu'une pensée lui venait, en cherchant l'expression dans quelque verset de l'Écriture, qu'il faisait ensuite écrire sur un mur, sur une colonne, sur une porte, partout où elle devait le mieux saisir le cœur en appelant le regard :

« L'aumône délivre de la mort et ne laisse pas l'âme aller aux ténèbres. » (Tob., IV.)

« La miséricorde est plus haute que le jugement. » (S. Luc.)

« Dieu a les yeux fixés sur celui qui use de miséricorde. » (*Eccl.*, III.)

« Le bienfait donné en secret apaise les colères, et le don caché dans le sein du pauvre calme l'indignation de Dieu. » (*Prov.*, II.)

« Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône triomphe du péché. » (*Eccl*, III.)

« Cache ton aumône dans le sein du pauvre, de là elle criera à Dieu en ta faveur. » (*Eccl.*, ch. XIX.)

Je m'arrête, il y en a de quoi faire tout un livre; mais on remarquera l'heureux choix de ces inscriptions et on reconnaîtra la main qui les a tracées.

Don Miguel n'empruntait pas toujours aux livres saints l'expression de sa propre pensée. Voici un sonnet de lui qui se lit encore sur la porte de la pharmacie :

« Le riche vit noyé dans ses soucis, le pauvre submergé dans ses misères, le monarque enivré des flatteries dont on l'assiège, et le pâtre attaché à ses tristes peines;

« Le soldat enseveli et comme étouffé dans ses triomphes, l'homme de loi enchaîné à ses procès, le savant assailli par ses vastes pensées, l'ignorant insensible à la création qui l'entoure.

« Le religieux vit avec sa foi, l'ouvrier courageux poursuit son œuvre, et pour tous la mort arrive.

« Qu'est-ce donc que mourir? quitter le joug des passions; donc vivre est une mort amère, donc mourir est une douce vie. »

Mais où Miguel a laissé une plus complète image de lui-même, c'est dans le Discours sur la vérité, dont un exemplaire fut enseveli avec lui, et qu'on croirait écrit de la puissante main de Bossuet.

Ce discours paraît avoir été imprimé dès l'année 1671, l'approbation ecclésiastique est du 7 juin de cette année. Ces rudes évocations de la mort et du néant, si familières à l'éloquent évêque, éclatent à chaque page dans cette grande oraison funèbre de toutes les vanités humaines. Comme le vrai don Juan, on croirait que Mañara a vu de près les choses et les gens de l'autre monde, et qu'il écrit encore épouvanté de ce qu'il a vu et entendu. La première fois que je lus ce discours, j'étais obsédé du souvenir de ce tableau de Murillo où l'on voit saint Bonaventure sortant du tombeau pour écrire ses mémoires. La triste et pénétrante éloquence de Mañara s'élève sans effort à toute la puissance de l'extase. On assure qu'il était presque étranger aux lettres profanes, et que ce libre moine, qui portait en lui-même sa règle et son couvent, ne savait pas même la langue de l'Église. Eh! qu'avait affaire de l'art et des ressources ordinaires de l'étude un homme qui trouvait dans l'amour de Dieu et de ses semblables le mot de tous les secrets de la vie. Il laisse déborder la lave du volcan allumé dans son âme, et il se trouve que cet ignorant parle comme le plus éloquent. Aujourd'hui encore le feu circule

sous cette lave refroidie depuis deux siècles. Ce n'est pas un écrit, c'est bien une harangue, que ce Discours de la Vérité. On eût bien étonné Mañara de le traiter d'auteur et de lui parler de ses ouvrages. En composant ce discours, il ne croyait pas sans doute avoir écrit, mais combattu, et ce discours lui-même semble moins gravé avec une plume que de la pointe de cette lourde épée que l'on conserve précieusement dans l'hospice de la Charité.

Mais, dans ce même hospice, il y a de Mañara un souvenir plus doux, une plus aimable relique de l'austère pénitent : ce sont quelques rosiers plantés de sa main en 1674, et qui depuis n'ont cessé de se reproduire et de donner des fleurs. N'y a-t-il pas là comme un dernier souvenir du monde quitté? rien dans sa vie ne m'autorise à dire un regret.

V

HISTOIRE DE MAÑARA PAR LE P. CARDENAS
LE CORPS DE MAÑARA EST RETROUVÉ INTACT ET INTRODUIT DANS L'ÉGLISE
MIRACLES DE MAÑARA
DÉMARCHES FAITES A ROME POUR SA CANONISATION

Don Miguel avait à peine fermé les yeux, qu'on s'occupa de faire écrire son histoire. Le soin en fut commis à un jésuite, homme de mérite, qui avait connu le défunt, le P. Juan de Cardenas, et dès le 20 août 1679, l'histoire était achevée et paraissait sous les auspices de l'archevêque Spinola, qui, on l'a vu, avait aussi aimé, honoré don Miguel. La censure, qui est datée du 25 septembre suivant, est signée par le confesseur même de don Miguel, et l'un de ses exécuteurs testamentaires, le P. don Juan Santos de San Pedro. Celui que dans son testament don Miguel menaça d'accuser devant Dieu s'il ne maintenait pas l'humilité de ses dispositions dernières n'eût jamais permis que la vérité fût altérée dans le récit de sa vie. Nous avons donc ici, non une légende, mais une histoire. J'y ai puisé sans scrupule, et avec

l'unique regret de me voir parfois obligé de choisir au lieu de tout prendre.

On a vu que la pieuse volonté de don Miguel avait été respectée et qu'il avait été enseveli devant la porte de l'église, comme pour avertir ceux qui entraient de ne pas oublier tous ces pauvres que sa mort rendait orphelins. Mais, après avoir donné cette preuve suprême d'obéissance à leur ancien chef, les Frères de la Charité jugèrent que le moment était venu de lui procurer une sépulture plus digne de lui et que, si l'humilité avait été chez lui un devoir, c'en était un pour eux d'honorer dignement ses restes. Toutefois on dut d'abord hésiter : il y avait deux mois déjà que ce corps vénéré reposait sur le sol du caveau. L'été avait été précoce, les chaleurs excessives; le corps serait-il encore en état d'être transporté? Il fallait donc, avant de rien décider, s'assurer de l'état des choses. Une nuit, en présence d'un petit nombre de témoins, et après avoir soigneusement fermé les portes de l'église, don Pedro de Corveto, amiral de la flotte, et qui avait succédé à Mañara comme hermano-mayor, fit ouvrir le caveau. Quel fut son étonnement, quelle fut la joie de tous ceux qui étaient présents, quand ils reconnurent que le corps n'avait reçu aucune atteinte de la corruption! On y vit l'effet d'un miracle; la renommée du saint en fut augmentée, sa sainteté comme constatée, et, lui présent, il

fut décidé que, faisant violence à son humilité, on l'introduirait dans l'église et qu'il serait placé du côté de l'épître, dans un caveau où, par ses soins, l'avait précédé un ancien bienfaiteur de l'hospice. La translation eut lieu le 9 décembre suivant, également de nuit, et en présence d'environ cinquante membres de la confrérie, qui tous constatèrent la merveilleuse conservation du corps. « On toucha ses pieds, ses mains, son visage, écrit un témoin oculaire, et il fut reconnu que les chairs étaient parfaitement saines et intactes, comme celles d'un homme vivant; je me trouvai présent, et je reconnus toutes choses comme je le raconte ici. » On mit ce corps dans un cercueil de cèdre, doublé en dedans de satin blanc et en dehors de velours cramoisi. Un manteau neuf de Calatrava fut placé à côté de lui, avec un éloge de sa vie écrit en latin, et on n'eut garde d'oublier un exemplaire du Discours de la Vérité. Son livre à la main, Mañara pouvait hardiment se présenter devant le souverain juge : ce livre avait d'avance jugé sa noble vie.

Le miracle opéré dans le tombeau même fit aussitôt que l'on parla de ceux que Dieu avait déjà faits par la main de son serviteur. De toutes parts alors les souvenirs se réveillèrent, et la reconnaissance témoigna. L'un rappelait comment un pauvre paralytique, Juan Melendez, on citait le nom, après avoir gémi vingt-six

ans sur son lit de douleur, guéri tout à coup par les prières de Mañara, s'était voué lui-même au service des pauvres, et, de simple infirmier, était devenu le chef de ses compagnons. L'autre racontait qu'un pauvre artilleur, entré aveugle à l'hospice, et sans espoir de guérison, s'était mis, une nuit, à pousser de grands cris. On accourut, le croyant devenu fou; il l'était en effet, mais de joie, car il avait recouvré la vue, et le lendemain il partait pour Santander, sa patrie. La maison même de Mañara avait eu son miracle. Le blé des pauvres étant épuisé, le grenier se vit tout à coup rempli de nouveau. Mañara se contenta de dire en souriant : « Rendons grâces à Dieu de toute chose, et ne faisons pas de bruit. » Ce que j'admire ici, c'est moins le miracle que cette sérénité qui ne s'étonne de rien. Dieu l'avait si bien accoutumé aux miracles de sa providence! Cette intarissable espérance avait été la vertu familière de toute sa vie. Après sa mort, les miracles continuèrent. Un de ses amis, le licencié Juan Carrillo, se mourait d'une fièvre cérébrale. On lui apporta une chemise du saint, il la passa et fut sauvé. Un autre de ses amis, don Francisco Ignacio de Madariaga, souffrait d'un intolérable mal de tête; il se souvint qu'il avait un billet de Mañara; il l'appliqua sur son front, et aussitôt la douleur cessa.

Tous ces miracles, cette conversion éclatante et

cette vie entière qui avait été elle même un miracle de charité, encouragèrent la Confrérie à demander à Rome que don Miguel de Mañara fût placé au nombre des saints. Le chapelain de la Confrérie, don Pedro Niño de Cabrera, se présenta donc, muni de pleins pouvoirs, chez le juge ecclésiastique, qui était alors l'archi doyen d'Ecija, don Gregorio Bastan Arostegui, qui l'accueillit avec empressement. L'instruction, commencée le 27 juillet 1680, fut achevée le 10 juillet 1682. Dix-neuf témoins furent entendus, et les faits furent judiciairement constatés. On ne sait cependant comment il se fit que l'affaire en demeura là pendant plus de cinquante ans. Ce ne fut qu'en 1733 que la Charité, reprenant l'œuvre abandonnée de 1682, pria la municipalité de Séville de vouloir bien prendre fait et cause avec elle. Séville s'y prêta de bonne grâce par une décision du 8 juin de la même année. L'information de 1682 fut relevée de sa déchéance, approuvée par l'archevêque de l'époque, et, sous cette nouvelle forme, transmise à la Charité, qui la reçut en chapitre le 14 février 1734. On ne voit pas cependant qu'on en ait fait usage jusqu'à l'année 1649. Toutes ces intermittences de zèle ou de froideur ne prouvent rien contre l'opinion établie de la sainteté de Mañara; ce sont, comme on dit, *choses d'Espagne*. En Espagne, rien ne se fait avec suite et d'un pas réglé, mais par

bonds que séparent ensuite de longs intervalles d'inaction. Sous ces inégales allures, l'opiniâtreté espagnole fait peu à peu son chemin. Donc, le 26 janvier 1749, le comte de Mejorada, l'un des *vingt-quatre* de Séville, et confrère de la Charité, remontra à ses collègues l'obligation où ils étaient de poursuivre l'œuvre interrompue, et reçut pleins pouvoirs pour s'adresser au pape et au roi. Ferdinand VI, qui régnait alors, commanda à son ambassadeur à Rome de suivre l'affaire auprès du saint-siége. Benoît XIV, qui occupait, à cette époque, la chaire de Saint-Pierre, par un bref du 22 avril de la même année, donna l'ordre d'informer. Cette nouvelle enquête ne fut terminée qu'en août 1762. En 1764, sur la proposition de son alcade-mayor, c'était alors un comte del Aguila, la municipalité de Séville donna pouvoir de nouveau de poursuivre en son nom, à Rome, comme au nom de la Confrérie, la réalisation du vœu de 1680. Le roi Charles III confirmait lui-même, par un décret en date du 24 septembre 1764, celui que Ferdinand VI avait rendu dans la même cause, le 24 mars 1749. Voilà une autre fois la cause évoquée à Rome. Là il se fait un nouveau silence qui dure jusqu'en septembre 1776, époque à laquelle émane de la congrégation compétente une première déclaration favorable, et dans laquelle il est donné acte de la présentation de tout ce qui a pu être

réuni des manuscrits de don Miguel de Mañara, savoir, son Discours sur la Vérité, sa profession de foi, son testament, la règle de la Confrérie, des exercices quotidiens, et la copie de onze lettres. En conséquence de quoi, et avec la permission de Sa Sainteté, il est ordonné de passer outre aux actes ultérieurs de la cause. Le 23 mai 1778, par un autre décret dans la même forme, il est déclaré que les actes antérieurs seront tenus valables pour la continuation du procès.

Depuis cette époque, je n'ai plus de dates certaines; mais je sais que la Charité ne perd pas un instant de vue ce grand intérêt domestique, devenu la cause de l'Espagne. Comme l'Espagne elle-même, et selon les fluctuations de sa politique, ces démarches ont eu des fortunes diverses. Mais Séville conserve l'espoir de voir, un jour, s'accomplir le plus cher de ses vœux. Depuis que le procès se poursuit, tous les ans, une somme est mise en réserve pour en acquitter les dépenses. On recueille et on conserve l'huile, en Andalousie, dans d'immenses jarres d'argile qui en contiennent jusqu'à trois mille cinq cents livres. Chaque année, la Confrérie remplit une de ces jarres du premier produit de ses oliviers, et le prix en est employé à éteindre la dette sacrée. Espérons que Rome se départira de ses sages lenteurs avant que la Confrérie ne se lasse de remplir l'urne de la reconnaissance et de la charité.

SECONDE PARTIE

I

DISCOURS SUR LA VÉRITÉ.

II

TESTAMENT DE MIGUEL DE MAÑARA.

III

PROFESSION DE FOI

I

DISCOURS
SUR LA VÉRITÉ

DÉDIÉ A LA HAUTE ET IMPÉRIALE MAJESTÉ DE DIEU

COMPOSÉ

PAR DON MIGUEL DE MAÑARA VICENTELO DE LECA
CHEVALIER DE L'ORDRE DE CALATRAVA
ET HERMANO-MAYOR DE LA SAINTE CHARITÉ DE N.-S. JÉSUS-CHRIST.

DÉDICACE

Père tout-puissant, sage, immense, Roi fort d'Israël, Principe et fin de toutes les choses; Père très-saint dont la sage providence mène toutes les créatures, depuis le corbeau qui vit au désert, dénué du secours de son père et de sa mère, jusqu'au plus haut séraphin qui assiste dans le ciel au spectacle de ta grandeur; ton esclave t'invoque humblement depuis la terre, sans autre désir que ta plus grande gloire! Communique, Seigneur, ta lumière à mes ténèbres, ta sagesse à mon ignorance, ton Saint-Esprit à ma tiédeur, afin que mon âme enflammée, cette âme que tu as créée et déposée dans l'impur limon de mon corps, du fond de sa prison découvre la vérité à tous les hommes qui habitent la terre, et fasse que, désenchantés, ils fuient la tyrannie de Babylone et celle de son prince, le démon; qu'ils voient l'infaillible mort qui les menace, le jugement

terrible qui les attend. Tourne, ô Seigneur, ta paternelle et sainte face du côté de celui qui lira ce discours, pour qu'il reçoive ta lumière et recueille le fruit de ta parole; et à moi, homme chétif, enseigne-moi ce que je ne sais pas, et donne-moi ce qui me manque, par les mérites de Jésus-Christ, mon Seigneur, avec lequel tu vis et règnes.

DISCOURS SUR LA VÉRITÉ

I

Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris. Cette vérité est la première qui doit régner dans nos cœurs : poussière et cendre, corruption et vers, sépulcre et oubli. Tout finit; aujourd'hui nous sommes, et demain on ne voit rien de nous. Aujourd'hui nous échappons aux yeux du monde; demain nous sommes effacés du cœur des hommes. « Courts sont les jours de l'homme, dit le saint homme Job. Ils passent comme fleurs, et ses années sont semblables à la rosée després. » Nos jours sont comme les eaux courantes qui jamais ne reviennent en arrière; et par ainsi jamais on ne peut les recueillir. Ils passent et avec eux nos œuvres. L'homme naît pour souffrir. Il entre, en pleurant, dans le monde, il vit dans les épreuves, il meurt

dans la douleur. « Ses jours s'épanouiront comme la fleur des champs, dit le prophète. » Cette fleur est exposée à de grands périls : le soleil la brûle, la bise la dessèche, un homme la foule aux pieds, une brute la paît, l'eau la submerge, la chaleur la flétrit. Puisque ta vie misérable ne court pas moins de dangers, homme vain, force est bien que tu la surveilles.

II

Il y a vie seulement là où bien on vit. Quelques-uns commencent à vivre quand ils vont mourir. Mais, dites, quelle vie auront ceux qui attendent le moment d'entrer dans l'autre monde pour commencer leur bonne vie? Ce qu'ils offrent à Dieu, ce sont sacrifices de mort, sacrifices de leur vieillesse, faibles et misérables. Si dans ce monde, on voyait un homme de quatre-vingts ans prétendre à être page du roi, ne se moquerait-on pas de son extravagance? Vouloir commencer à servir à l'âge où il devrait être chargé de mérites comme d'années, c'est là précisément ce qui arrive à ces insensés. Vivre est de soi indifférent, étant commun aux hommes et aux bêtes. Bien vivre est seul digne d'éloges.

III

Notre vie est comme le navire qui court avec rapidité, sans laisser ni sillon ni trace là où il a passé; avec la même rapidité passe notre vie, sans laisser de nous aucune mémoire. Que sont devenus tant de rois, tant de princes de la terre, qui dominèrent le monde? Où est leur majesté? Cherchez Alexandre, appelez Scipion: leurs cendres seront peut-être dans quelque rempart de terre, dans la misérable clôture de quelque huerta. Demandez-leur de leurs nouvelles, et silencieusement ils vous répondront : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas*. Et si, comme le dit, en sa *Cité de Dieu*, le bienheureux saint Augustin, les corps ne finissent pas, mais se défont et rendent à chaque élément ce qui lui appartient dans les parties dont ils se composent, de telle sorte que la chaleur naturelle sort du cadavre et cherche sa place dans l'élément du feu; également la partie de l'air, quand la chair se dissout, retourne à l'air; la portion humide cherche dans la terre son élément qui est l'eau, ou, attirée par la force des rayons du soleil, s'élève en vapeur et se résout en eau; enfin le cours du temps fait rentrer chaque partie dans son repos primitif, de manière que la terre du corps qui a cessé de vivre, purifiée de tout mélange,

repose dans l'autre terre d'où elle a tiré son origine, et c'est ainsi que saint Paul, le premier ermite, dit à Antoine, le saint solitaire, lorsqu'il le visita, qu'il était temps que la terre retournât à la terre, le priant de donner la sépulture à son corps débile et pénitent; si donc c'est à cette dissolution finale que vient aboutir la grandeur humaine, de quoi es-tu si fière, ô cendre? poussière, que prétends-tu? Quelle est cette folie qui nous aveugle en plein jour? Et, si l'on nous disait que ce Jules César devant qui tremblait le monde produit maintenant des légumes dans quelque potager, le croiriez-vous? et il se peut pourtant que ce soit aujourd'hui l'unique emploi de ses cendres.

IV

Si nous avions devant les yeux la vérité, c'est-à-dire, il n'y en a pas de plus grande, si le linceul de la mort que nous devons revêtir était sans cesse envisagé par nous, du moins, avec respect et terreur; si tu te souvenais que tu dois être couvert de terre et foulé aux pieds par le premier venu, aisément tu oublierais les honneurs et les vains états du siècle. Et, si tu considérais les vers immondes qui devront dévorer ce corps, et combien il sera laid et abominable dans la sépulture, et comment les yeux qui lisent maintenant cette page devront être

dévorés par la terre, et comment ses mains seront aussi dévorées et se dessécheront, et comment cette soie et tout ce luxe qui te pare aujourd'hui seront changés en un suaire pourri, l'ambre en puanteur, ta beauté, ta grâce, en vers de terre, ta famille et ta noblesse en la plus grande solitude qui se puisse imaginer, entre dans un caveau funéraire, entres-y avec respect, et mets-toi à regarder ton père, ta mère ou ta femme (si tu l'as perdue), les amis que tu as connus : quel silence! rien ne s'entend que le sourd ronger des vers! et ce bruit, ce mouvement des pages et des laquais, où est-il? tout vient finir ici! Cherche les joyaux du palais des morts, que trouves-tu? quelques toiles d'araignées. Et la mitre, et la couronne? c'est encore là qu'ils l'ont laissée! Remarque, ô mon frère, qu'il te faut aussi en passer par là, et que toute ta machine doit se décomposer en ossements arides, horribles, effrayants; à ce point que celui ou celle de qui tu te crois à présent le mieux aimé, fût-ce ta femme, ton fils, ou ton mari, à l'instant même où tu cesseras d'être, éprouvera de l'horreur à te voir, et que pour l'être même qui vivait à ton côté tu seras un objet d'épouvante.

V

Ces considérations, cher frère, te feront oublier le

monde et son ivresse. Déjà le jour approche où la mort t'appellera; et alors à quoi te serviront ces enfantillages qui t'occupent maintenant? Que te servira d'être riche, puissant, grand ou petit? à pouvoir dire comme ce roi Josaphat, à l'article de la mort : « Je sais que je meurs dans des palais richement ornés, et j'ignore où j'irai loger cette nuit. » Tu es aveugle, si tu ne vois ces choses. Malheur à toi qui sillonnes la mer et la terre pour amasser des richesses que tu laisseras à d'autres, et qui, à l'heure où tu y penseras le moins, entreras tout nu dans un sépulcre rempli d'ossements et de têtes décharnées, et qui sera ton obscure demeure jusqu'à la fin des siècles. Vois combien il y a de temps que les morts ont pris possession de cette demeure! Mathusalem vécut neuf cents ans, et il y en a près de cinq mille qu'il est dans la sépulture. Le saint roi David ne vécut que soixante années, et il y en a trois mille qu'il est dans la sépulture. Alexandre n'atteignit pas à trente, et il y a plus de mille ans qu'il est terre. Les pontifes, les rois, qui passèrent dans ce monde, sont terre comme lui. Ceux que tu as connus (cherche leurs noms dans ta mémoire) ont vécu quatre jours et seront morts pendant des siècles. Il en sera de même de toi : tu vivras peu de jours, et durant de longs âges tu habiteras avec les vers de la terre et ceux qui naîtront de ton corps.

VI.

Et le pire, c'est la sécurité dans laquelle tu vis, mourant chaque jour. Si on venait te dire avec certitude que l'un de tes domestiques te doit ôter la vie, ne te défierais-tu pas de tous? Si donc tu dois mourir infailliblement, l'un des sept jours de la semaine qui sont aussi tes domestiques et qui servent à tes passe-temps, que ne te mets-tu en garde contre eux, en vivant bien, en te défiant de chacun d'eux comme de perfides serviteurs, puisque l'un d'eux te doit ôter la vie, et que tu ne sais lequel est chargé d'exécuter la sentence de Dieu et son saint décret? On raconte de ce grand soudan d'Égypte qu'étant sur le point de mourir il fit appeler son héraut, celui qui portait sa bannière dans les batailles, et lui remit le suaire dans lequel on le devait ensevelir, lui commandant de parcourir toute la ville de Damas, en criant à haute voix : Voici ce que le grand Saladin emporte avec lui de tout son empire. Ce haillon est tout ce qui le suit dans la tombe, et il laisse sur la terre tous ses gardes et tous ses domaines. Zéphirin rapporte de l'empereur Sévère qu'il fit faire une urne de bronze pour que la jour de sa mort on y recueillît ses cendres. et que, la prenant dans ses mains, il s'écria : « Tu tiendras mort dans tes flancs celui qui,

vivant, se sent à l'étroit dans le monde.» C'est pourquoi Épictète dit fort bien que ce monde est une comédie où chacun de nous a son rôle : les uns représentent les rois, les autres les esclaves; les uns les misérables, les autres les riches ; les uns les savants, les autres les ignorants; les uns ont à peine quatre paroles à dire, d'autres ont un rôle très-long, et, comme ils l'ont reçu de l'auteur de la comédie, ce que chacun doit faire, c'est de remplir de son mieux le rôle qui lui a été donné, et pendant le temps qu'il devra durer. Quant à la répartition des rôles et des paroles, ce soin ne regarde que l'auteur. Car enfin ces figures que nous représentons ont un terme, et, en nous retirant de la scène, nous nous retrouvons tous égaux, une même poussière, une même terre. Nous représentons ce que nous n'avons pas été, et nous ne sommes pas ce que nous représentons.

VII

Dieu ordonna à Ézéchiel, son saint prophète, de figurer sur une brique Jérusalem avec ses murailles, et les Chaldéens qui l'assiégeaient. Il fait dessiner sur une poignée de terre les forces et les armées des hommes, et tout ce qui paraît grand aux yeux du monde, pour nous montrer que tout cela n'est qu'un peu de fange

mal cuite, qui n'a ni substance ni durée. On a vu des gens qui n'ont été mariés que trois jours, des rois qui n'ont pas même essayé la couronne, des pontifes qui n'ont pas eu le temps de poser la tiare sur leur tête. Il y a eu telle bouchée qui n'est pas arrivée à la bouche. Vois plutôt ce roi des Assyriens, ce Balthazar, qui allait s'asseoir à cette table sacrilége où il avait pour le servir la beauté de ses femmes, pour le fêter la foule de ses grands, pour garder sa personne la multitude de ses soldats. Que de magnificence dans ses palais! quelles tables chargées de mets, de parfums, de richesses! L'or dans la vaisselle, les diamants sur les têtes et sur les mains, le brocard sur les murailles, tout jusqu'aux vases du saint temple, consacrés à Dieu, qu'il prostitue à ses boissons; de quelles délices, de quel orgueil ne devait pas se sentir enivré le maître de toute cette grandeur? Au milieu de cette abondance, quand il y pensait le moins, il leva les yeux sur le mur où il vit une main qui écrivait : « Demain tu mourras. » Il sentit de ce seul coup s'écrouler à terre tout son rêve; car pour le malheureux c'était alors un rêve que tout le temps passé de son règne. Il acheva son rôle, et le voilà terre comme tant d'autres.

VIII

Si tu es sage, ne compte pas sur un état qui ne t'appartient pas. Quand tu y penseras le moins, on viendra te l'ôter. Combien font avec la vie ce qu'on fait d'une pièce de drap ! Ce morceau pour un manteau, celui-ci pour des manches, cet autre pour un chaperon, comme si le drap leur appartenait. Aujourd'hui me voici un jeune garçon, demain un homme, bientôt un vieillard, et alors je me donnerai à Dieu; et de cette manière ils disposent de leur vie, comme s'ils en étaient les maîtres. Ainsi faisait ce riche de l'Évangile, qui se promettait de longues années. Il voulait bâtir de nouveaux greniers pour serrer ses récoltes, et, comme il en était à enchanter son âme de toutes les félicités dont il jouissait, il entendit une voix qui lui dit : « Insensé, cette nuit, ton âme te sera redemandée. » Et voilà où aboutirent ses folies, pour avoir voulu disposer du temps qui n'était pas à lui. Le prophète Malachie a dit : « Maudit soit l'homme faux qui a dans ses troupeaux une victime saine pour le sacrifice, et qui offre à Dieu ce qu'il a de plus vil, de plus misérable ! » Tu donnes au monde le meilleur de ta vie et à Dieu une vieillesse infirme et débile, peut-être parce que le monde n'en veut plus ; et ce que le monde méprise, tu veux que

Dieu le reçoive comme une victime agréable? Serait-il sensé celui qui pour transplanter ses arbres et en améliorer les fruits attendrait qu'ils fussent vieux et secs? Il faut que la plante ait encore de la vigueur et de la séve; autrement on aura beau la changer de place, elle ne donnera plus de fruits. L'éléphant, tant qu'il est jeune, plie sans aucun effort ses jambes de devant; plus tard, quand il prend de l'âge, ses nerfs se durcissent, et ses jambes devenues comme des colonnes ne peuvent plus se plier. Bien difficilement pourras-tu, étant vieux, te tourner vers Dieu, lorsque ton cœur sera endurci et obstiué dans ses péchés. Il arrive à beaucoup, comme au voyageur qui, en temps de pluie, rencontre devant lui un ruisseau qu'il pourrait franchir d'un saut : « Je le passerai plus loin », dit-il; et, descendu plus bas, il le trouve plus large, et avec trop d'eau pour le pouvoir passer. Ainsi de celui qui, au début, pourrait d'un saut de douleur passer de l'autre côté de la bonne vie : si, au lieu de le faire, il remet sa conversion à plus tard, les difficultés croissent avec le jour, et chaque jour il devient plus inhabile à la pénitence.

IX

Un pieux solitaire aperçut au désert un homme qui avait fait un fagot pour l'emporter sur ses épaules : il le

vit qui essayait de le charger sur son dos, mais sans y réussir, et le remède qu'il y trouva fut de ramasser plus de bois, de sorte qu'il augmenta la charge et d'autant la difficulté de la soulever. Le saint ermite se moquait de la folie de cet homme, quand un ange lui dit : « Plus insensés sont les hommes qui laissent leur conversion pour le lendemain. Ils ne peuvent aujourd'hui élever leur cœur vers Dieu, à cause du poids de leurs péchés, et ils espèrent que demain, quand ils en auront davantage, ils se lèveront plus dispos. » La plupart des hommes de ce monde misérable ne songent à se tourner vers Dieu qu'à l'heure où le monde les quitte, et, s'ils le font alors, c'est qu'ils ne peuvent faire autrement, parce qu'avec la mort le temps les abandonne. Pharaon, ce roi d'Égypte, s'avisa un peu tard de reconnaître Dieu dans la mer Rouge. Se repentant, il voulut retourner sur ses pas ; mais les eaux lui barrèrent le chemin, et il y resta enseveli. Les vierges folles apprêtèrent trop tard leurs lampes, aussi furent-elles laissées à la porte. Dans cette surprise, dans ce rigoureux moment de la mort, c'est merveille qu'on soit bien disposé. Il est si rare que celui-là ait une vraie contrition, qui ne l'eut pas auparavant. Le saint roi David a dit : « Nul ne se souvient de vous dans la mort. Qui donc s'en souviendra ? » — « Celui qui vit, Seigneur, celui qui vit, répond, dans son cantique, le roi Ézéchias, et non celui qui

agonise dans les douleurs, les angoisses et le désespoir. » « Souviens-toi de ton Créateur, dit le Sage, dans le temps de la jeunesse, avant que ne se voilent le soleil de ton entendement et les étoiles de tes sens. » Ne sois pas comme cet autre ignorant, de qui le cardinal Bellarmin raconte qu'à l'heure de la mort il demandait à grands cris du temps pour faire pénitence, et ceux qui l'aidaient à bien mourir entendirent une voix sépulcrale et effrayante qui lui disait : « Insensé, à présent que le soleil se couche, tu demandes du temps pour te repentir ? Que faisais-tu, pendant qu'il t'éclairait tout le jour ? » Et au milieu de ces lamentations misérables il livra son âme aux démons. Rien ne semble plus faux que le repentir de pareils hommes. S'ils guérissent, c'est pour retourner à leurs vices. C'est la nécessité qui leur arrache ces vérités, et non la bonne volonté. Ils sont comme les larrons qui ne confessent leurs crimes qu'à force de tortures, et qui par cette confession assurent leur mort au lieu de s'affranchir du châtiment.

X

Le marchand jette ses richesses à la mer ; mais, si plus tard la mer redevient calme, il n'en est que plus ardent à repêcher les ballots flottant sur les eaux. D'où l'on voit que, n'était le péril qui l'y a contraint, sa

façon d'agir le montre assez, il ne s'en fût pas séparé. Ainsi font de leurs péchés ceux qui attendent cette heure dernière. Ils les rejettent à cause du péril; mais l'amour qu'ils ont eu pour eux toute leur vie y demeure attaché, comme le marchand à ses richesses. Nous voyons de nos yeux que leur bouche confesse une multitude de péchés; mais nous ne leur voyons pas le cœur d'où il les faudrait effacer. Et ainsi nous croyons que tous s'en vont au ciel, quand la plupart descendent dans l'enfer munis de tous les sacrements, parce qu'ils ne se sont pas préparés à la mort, et nous voilà, nous autres, bien contents, les ayant vus mourir comme de petits oiseaux, comme si la bonne mort consistait à mourir vite ou lentement. Doucement est mort ce marchand qui fit sa fortune en trompant ses frères, mais plus doucement encore son âme sortira des enfers. Brusquement est mort ce serviteur fidèle à son Dieu, qui partagea ses biens avec les pauvres, qui chaque jour vécut en mourant, et à présent il est en joie dans la maison de Dieu. Blanche comme une colombe a passé la courtisane, et noire vivra son âme parmi les démons, aussi longtemps que Dieu sera Dieu. Noirs et en proie à de grandes angoisses sont morts les saints qui ont servi Dieu, et ce sont maintenant des étoiles dans la région de la lumière. Tout cela vient de ce que ce sont des hommes de chair qui jugent ainsi; mais ils ont laissé dans

le monde ces illusions et ces mensonges. S'ils voyaient les saints martyrs étouffés, mis en pièces et brûlés, que diraient-ils à l'aspect de leurs cadavres défigurés? Ils sont nés, ils ont vécu dans la fange de ce monde, et ne sont pas sortis des ténèbres d'Égypte; c'est pourquoi ils ont des yeux et ils ne voient pas; car, s'ils voyaient, ils comprendraient que ces différentes allures de la mort, que cette diversité d'accidents, sont la conséquence de la complexion du corps qui est mortel, ou de la nature de la maladie dont on meurt; mais l'âme n'y participe en rien, parce que ses maladies à elle sont invisibles; s'il nous était donné de la voir, nous connaîtrions l'horreur des vices. C'est pourquoi il ne faut pas se reposer sur la mort du soin de ces œuvres dernières, parce que l'âme accablée des souffrances du corps auquel elle est unie ne peut se soulever vers Dieu, étant tout entière dans la partie qui souffre. C'est ce qui arrive souvent chez les serviteurs de Dieu, à cette heure redoutable, et pourquoi on les entend se plaindre de leur délaissement. Or, si pareille chose arrive à ceux qui ont l'habitude d'une sainte vie, qu'adviendra-t-il à qui ne l'a pas? Si cela arrive aux hommes forts qui ont lutté contre leurs passions, qu'arrivera-t-il aux lâches qui ont toujours été vaincus par elles? Aussi bien souvent manquent-ils le but, quoiqu'ils nous semblent l'avoir atteint, parce que toutes leurs œuvres sont

charnelles et sensuelles, sans autre lumière que celle de la chair et du sang. Et, quoiqu'il nous paraisse que de bouche ils se disposent, leur cœur reste rebelle et plein de malice, et ainsi ils n'agissent qu'en pure perte.

XI

Qui voyant ce que fit Judas après avoir vendu Jésus-Christ n'eût pas dit que c'était un vrai pénitent? Il confesse hautement son péché, rend publiquement à Jésus l'honneur qu'il lui a ravi, restitue à son maître l'argent mal gagné. Qui voyant ces démonstrations n'eût pas dit qu'il avait entièrement expié son péché? Et cependant il resta condamné, parce que l'âme était d'autre couleur que les œuvres extérieures. Qu'importe que les lèvres disent : J'ai péché, si le cœur ne dit rien? Si la langue méprise les richesses quand le cœur les garde, qu'importe? Le prophète Jonas est jeté sur les plages de Ninive ; sa voix commence à retentir par les rues et dans les places de cette grande et opulente cité ; il annonce la justice de Dieu qui, dans quarante jours, viendra sur ses habitants ; et aussitôt tous commencent à pleurer, à faire pénitence de leurs péchés. Ils pouvaient bien attendre quelquer jours, puisqu'ils savaient qu'ils en avaient quarante devant eux. Non, ils firent

pénitence, depuis le roi jusqu'au plus vil esclave. Voici le secours de Dieu, la voix du Seigneur, la voix de Jonas qui retentit dans nos cœurs. Il ne s'agit pas d'attendre un second appel, si ce n'est le dernier que Dieu a fixé pour le châtiment de nos péchés. Dieu tient en réserve ces courageux Ninivites pour le jour du jugement, et avec eux il jugera ces esclaves efféminés du monde. La pénitence de saint Jean-Baptiste et celle du saint prophète Jérémie, sanctifiés l'un et l'autre avant de naître, se lèveront contre cette gent perverse, au jour de la vengeance ; car, menant une vie sans tache, ils faisaient rigoureuse pénitence, uniquement pour ne pas déchoir de la grâce de Dieu. Vois donc ce qu'il te faut faire quand, toi, tu as à lui rendre compte d'une si grande multitude de fautes.

XII

« Maintenant je te vois de mes yeux, et je fais pénitence dans la cendre et dans les larmes, disait à Dieu le saint homme Job. » Puisque tu as été créé pour jouir de la vue de Dieu, ouvre les yeux, ouvre les yeux et connais quel il est, lorsqu'il parle à ton cœur par de saintes inspirations. Le paysan parle au roi dans son champ et ne lui témoigne aucun respect parce qu'il ne le connaît pas. Et c'est ainsi que le superbe roi Pharaon dit

à Moïse : « Qui est ton Dieu ? » Ne va pas dire comme lui. Chacun de nous a sa préoccupation dans ce monde : l'un a devant soi le nom de Dieu, l'autre son intérêt. Celui-ci est le dieu de chacun. Vouloir satisfaire tes désirs et la soif insatiable de tes appétits avec les biens et les trésors de ce monde, c'est t'abuser autant que de vouloir rassasier un cheval avec de la viande, ou un lion avec de l'herbe. Dieu a marqué sa loi à chaque chose ; à ton âme il a donné le ciel pour centre. Essaye d'apaiser sa faim avec quatre pièces jaunes qu'on appelle de l'or. Si avec cela tu prétends te satisfaire, tu y réussiras, comme si pour étouffer un foyer tu y jetais du bois sec. Extravagances que cela. C'en serait une autre que de vouloir rassasier notre âme, qui est esprit, avec des biens matériels qui ne sont que terre. Lorsque tu sortiras de ce corps que tu habites, tu verras ces vérités, et le jour viendra qui, pour toi, n'aura plus de nuit, ou la nuit qui n'aura plus de jour, et où tu sortiras de ce monde pour entrer dans l'autre siècle.

XIII

Mon cher frère, si tu veux obtenir une bonne mort, le moyen est dans ta main : mène une bonne vie; car avec une bonne vie il n'est pas de mauvaise mort, ni de bonne mort avec une mauvaise nuit. Tout finit; si

rien ne dure, que t'importe d'obtenir ce que tu désires? Si tu suis les grands, demain ils te laisseront, ou tu les laisseras en mourant. Écoute ce qui arriva à saint François de Borja. Il suivit longtemps ses souverains, et, quand l'impératrice mourut, comme on lui avait confié son corps pour le conduire à Grenade, où on le devait enterrer, ayant ouvert le cercueil dans lequel allait cette grande dame que lui et tout un monde avait servie à genoux, et ne trouvant qu'un sac plein de vers et la couronne assise sur un peu de pourriture, il s'écria : « Voilà donc où aboutissent les grandeurs humaines, et les hommes usent leur vie à les servir! Je jure désormais de ne plus suivre maître qui meure. » Comme il le promit, il le fit, servant Dieu aussi réellement que nous le dit sa sainte vie.

XIV

Qu'importe, frère, que tu sois grand dans le monde si la mort te fait l'égal des petits? Arrête-toi devant un ossuaire, rempli d'os de morts, et distingue dans le monde le riche du pauvre, le sage de l'insensé, le grand du petit, ce ne sont que des os, des têtes décharnés; tous ont une même figure. La dame qui trônait fièrement sur le brocard et la soie des salons, la tête ornée de diamants, voit son crâne se confondre avec ceux des

mendiants ; les têtes qui, dans les fêtes et les réunions de la cour, étaient couvertes de panaches brillants, roulent avec les crânes qui portaient, aux champs, le chapeau du pauvre. O justice de Dieu ! comme tu égales dans la mort l'inégalité de la vie ! Qu'y a-t-il d'horrible comme l'homme mort? Spectre à troubler l'imagination de qui le connut, à épouvanter le regard de qui l'aima ! O moment, que tu changes les choses, ô moment de l'être ou du non être ! ô moment, porte des siècles ! ô moment, où tout se gagne ou se perd ! ô moment dont nul ne dira : Je te passerai sans terreur ; parce que nul ne sait s'il est fils de la colère ou de l'amour. O moment, celui qui une fois te perdit ne te retrouvera plus tant que Dieu sera Dieu ! Pour toujours, toujours, sans terme ni fin.

XV

O insensés qui ne voyez pas ces vérités ! ô fils de Babylone qui habitez en ses délices, et vous abreuvez aux voluptés immondes de sa coupe : or à l'extérieur, et par dedans poison ! ô courtisane, corruptrice de la vérité, car tu appelles les biens des maux et les maux des biens ! Ton unique souci est d'anéantir la raison de l'homme, image de Dieu, et de celui qui naquit pour être le compagnon des anges faire le compagnon des brutes, en

fortifiant par l'abondance de tes vices l'empire de nos appétits, afin qu'ils règnent sur la raison, la mettent sous le joug, et que tout l'édifice humain vienne à terre. Telles sont les transformations qu'opère cette courtisane dans les fils du siècle, les éblouissant, les aveuglant avec les richesses et les délices de ce monde. Aussi l'apôtre saint Pierre disait-il que ce monde n'est qu'une maison pleine de fumée où les yeux devenus aveugles ne voient plus la vérité des choses ; c'est une Babel de confusion où l'on ne s'entend pas les uns les autres, où, désunis pour le bien, on ne s'unit que pour le mal : illusion qui trompe avec l'apparence de la vérité. Un homme a-t-il beaucoup de biens, on l'appelle riche, et c'est un mensonge, car à sa cupidité manquent tous les biens d'autrui ; on le traite de maître, et il ne l'est pas, car il ne possède pas les richesses, au contraire, ce sont les richesses qui le possèdent ; et ainsi ne dites pas : Pierre possède cent mille ducats, mais cent mille ducats possèdent Pierre. Ne dites pas : Pierre peut beaucoup, mais Pierre ne peut rien. Celui qui est fort et se fait craindre, on l'appelle vaillant, et il n'est pas de jour qu'il ne soit vaincu par ses passions. On appelle beauté une femme composée de chair pourrie qui demain sera des vers. L'homme vertueux est un hypocrite, et l'hypocrite un homme qui a de la tenue. Le libéral est prodigue, et le prodigue magnifique. L'homme

franc est un bonhomme (c'est aujourd'hui un opprobre de l'être), et l'homme faux un homme à belles manières; le bouffon n'est que léger, mais l'homme modeste est lourd et fâcheux. Tel est le vocabulaire de la maison des fous et de ce palais de fumée où règne Babylone, et où demeurent les béatitudes temporelles qui aujourd'hui sont et demain auront disparu, opposées aux béatitudes de Dieu, notre Seigneur, qui habite dans la maison de la lumière. Le monde dit : Bienheureux les riches! Dieu dit : Bienheureux les pauvres! Le monde dit : Bienheureux ceux qui se réjouissent et qui rient! Dieu dit : Bienheureux ceux qui pleurent! Le monde dit : Bienheureux ceux qui sont estimés! et Dieu : Bienheureux ceux qui souffrent persécution! Les doctrines se ressemblent aussi peu que ceux qui les proclament. Le Christ nous dit : Qui est de ce monde n'est pas de Dieu. On ne peut servir Dieu et les richesses : plaire à deux maîtres si différents, c'est impossible. Ce sont là des chemins fort éloignés l'un de l'autre. L'un mène à l'occident de l'enfer, l'autre à l'orient du ciel. Un seul pas fait dans l'une ou l'autre voie nous éloigne du chemin opposé, et ainsi que chacun regarde où il met le pied : ses pas lui diront le terme où il va.

XVI

Il en est beaucoup qui ne voient pas ces vérités, parce qu'ils vivent dans les ténèbres, ténèbres bien plus profondes que celles où furent ensevelis les Égyptiens, lesquelles ne durèrent que trois jours, et il en est tant chez qui elles durent cinquante ans. Quelle folie plus grande que de vouloir aller au ciel par un autre chemin que les saints! Ceux qui découvrirent les Indes nous ont enseigné le chemin des Indes, et de la même manière ceux qui découvrirent le ciel nous ont enseigné le chemin du ciel. Comment arriveront au lieu où arrivèrent saint Ambroise, saint Grégoire, saint Augustin et saint Thomas de Villeneuve, ces pères de la doctrine, de la pénitence et des pauvres, des évêques qui ont fait servir le patrimoine des pauvres à ces grandeurs et à ces plaisirs profanes où le dissipent les hommes les plus relâchés du siècle? Devant les larmes du saint roi David, la pénitence de saint Louis, roi de France, la charité de saint Édouard, roi d'Angleterre, que sera un roi dont la vie entière s'est usée en comédies, en chasse, en jeux de bague? Devant tous les saints, que paraîtront ceux qui ont eu les mêmes conditions sans avoir les mêmes vertus? A quoi bon s'en prendre à

l'état? l'état ne condamne pas l'homme, c'est l'homme qui condamne l'état. Qui, voyant Josué couvert d'une armure d'acier, sur un cheval furieux, une épée sanglante dans la main, aurait dit : Voilà un saint? et nous avons vu qu'à la voix de ce serviteur de Dieu le soleil s'arrêta dans le ciel, et que toute la machine céleste suspendit sa course. Imitez les vertus que les saints ont exercées dans toutes les conditions. Ils nous offrent, dans toutes, de glorieux exemples ; ne pensons pas à la condition d'autrui, et avec cela nous serons vertueux, en quelque état que nous nous trouvions nous-mêmes ; mais de vouloir aller au ciel sans les vertus des saints, c'est folie.

XVII

Rougissez, vous qui appelez Dieu Notre-Seigneur du nom de Père, de le voir si abandonné. C'est pourquoi sa divine majesté se plaint, par la voix de son prophète, disant : « Si je suis votre père, où est l'amour que vous avez pour moi? et si je suis votre Seigneur, où est le respect? » Vois sur deux champs de bataille, c'était une comparaison familière à saint Cyprien, deux armées en présence : sur une montagne, celle de Notre-Seigneur, dont le capitaine est le Christ qui occupe le

sommet, nu, sanglant, brisé de douleurs, accablé d'outrages, avec l'invincible étendard de la sainte croix, bannière de notre chef, sous laquelle nous tenons la campagne. Plus bas, regarde ses apôtres, chargés de fer, en proie aux angoisses, aux tourments. Regarde maintenant au pied de la montagne, vois ses martyrs; admire leur foi, leur courage : ils sont couverts de leur sang; écoute leurs gémissements et comme leur innocence demande à Dieu justice, en disant : *Vindica, Domine, sanguinem sanctorum tuorum qui effusus est.* D'autres répètent le saint sacrifice de leur corps, en chantant : *Transivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium.* Regarde les saints confesseurs gravissant avec effort la montagne, chargés de pénitences pour l'amour de leur Créateur, et soutenus de l'espérance d'atteindre le sommet; ils le proclament en disant : *Hi in curribus, et hi in equis; nos autem in nomine Domini Dei nostri invocabimus.* Regarde les vierges saintes qui chantent les louanges du Tout-Puissant, et célèbrent ses victoires en disant : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est.* Vois les saints anachorètes, pleins d'amour, gravir les rochers qui couronnent la montagne, avec quelle agilité ils les escaladent en disant : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontem aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus.* Remarque que dans toute cette milice

sainte aucun n'est sans labeur et sans consolation ; tous regardent en haut où est leur général, et, si élevée, que soit la montagne, si âpre que soit le chemin, ils ne défaillent pas ; au contraire, s'ils trébuchent, leur marche n'en devient que plus rapide et plus sûre. Vois comme leur saint et vaillant capitaine les anime, disant : « Venez à moi, vous qui travaillez, c'est en moi que vous trouverez le repos ! Venez, vous qui avez soif, je suis la source des eaux vives ! Venez, je suis votre père, votre pasteur, votre roi et votre frère ! »

XVIII

Remarque quelle variété de saints couvrent les pentes de la montagne sacrée, et comment, pour en gravir le sommet avec plus de légèreté, ils vont se dépouillant de tout ce qui les empêche d'atteindre le faîte. Regarde ce roi jetant sa couronne, ce riche ses trésors, ce lettré ses livres, ce soldat ses armes, et comment leur courage méprise tout ce qui embarrasse leur route. Comme ils vont en montant, chemin faisant la fatigue et la chaleur augmentent, et tel qui, au départ, pouvait encore supporter la toge et les insignes de sa dignité, s'en dépouille dès les premiers pas, dès le second laisse son

manteau, et aux derniers sa chemise même lui pèse. Si grandes que soient leurs fatigues, regarde, nul ne s'arrête, car dans ce chemin s'arrêter, c'est retourner en arrière. Quoique tous montent également, ils vont tous par des sentiers différents. Vainement ceux de la montagne opposée les poursuivent de leurs clameurs, ils ne tournent pas le visage à leurs cris, ni au bruit qu'ils font, ou, si quelqu'un se retourne, il est aussitôt précipité. Regarde comme les saints anges marchent devant eux, les animent et leur aplanissent la route en leur disant : *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis; in manibus portabunt te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum.* Regarde les saints prophètes et les patriarches prosternés devant la haute nuée qui couronne le faîte de la montagne, avec le Christ à sa droite, et dans laquelle se tient le Très-Haut, le Dieu des armées. Ils lui disent : « C'est vous, Seigneur, qui avez assis la terre sur ses fondements ; Seigneur, vous avez l'empire sur la mer, et vous savez apaiser la fureur de ses flots. Les cieux vous appartiennent et la terre est à vous ; vous l'avez créée ronde avec tout ce qu'elle renferme en soi; et la mer et la brise qui la soulève, c'est encore vous qui les avez créées. » Et les saints, lui demandant de répandre sa bénédiction paternelle sur ceux qui cheminent dans les sentiers de la sainte montagne, lui disent : « Les yeux de toutes les créatures

se tournent vers vous, Seigneur, et vous leur donnez leur nourriture en temps opportun. Vous ouvrez votre main, et tout est animé et comblé de vos bénédictions. »

XIX

Vois comme ce Père aimable les regarde du haut de la montagne, et les bénit avec des yeux pleins d'amour, et du bâton pastoral de sa Providence les anime en leur disant par la bouche d'Ézéchiel : « Je chercherai mes brebis et les visiterai comme le pasteur visite son troupeau, quand il le trouve dispersé ; et ainsi je visiterai mes brebis, et les retirerai de tous les endroits où elles vont s'égarant, et du séjour de la nue épaisse et de l'obscurité ; je les tirerai d'entre les peuples, je les réunirai de diverses contrées pour les ramener dans la leur, pour les rétablir dans les montagnes d'Israël, où elles se reposeront sur les herbes vertes, et seront parquées pour paître en d'abondants pâturages ; et celles qui demeureront au désert seront assurées du côté des bois, et rangées autour de ma houlette ; je répandrai sur elles ma bénédiction, et j'enverrai les grandes pluies en leur temps, lesquelles seront bénies, c'est-à-dire salutaires, profitables, et non nuisibles aux pâturages

du troupeau. » Est-il un bon pasteur qui soigne ainsi ses brebis et les traite avec tant d'amour? Veux-tu plus de bénédictions que le Seigneur n'en prodigue à ses serviteurs qui gravissent la sainte montagne du désenchantement? Voilà le chemin, voilà le capitaine, voilà les promesses dont le terme est le royaume éternel.

XX.

Considère maintenant, cher frère, l'état dans lequel tu vis, et que tu arrives au pied de cette montagne. Passe en revue tous les pèlerins engagés dans ces âpres sentiers. Examine leurs mœurs, leurs exercices, leur vie. Jette ensuite les yeux sur toi-même, et, si tu te trouves plein de majesté et de grandeur, entouré d'équipages, de carrosses, de pages et de laquais, à côté du pauvre qui chemine seul et à pied, que te semblera de toi-même? à côté d'un homme qui a mis tout son cœur en Dieu, quand toi, le tien, tu l'as mis dans l'or? Avec tant d'autres qui cheminent à jeun, comment penses-tu cheminer, si bien repu et rassasié de délices? Veux-tu pour compagnons ceux qui iront en faisant l'aumône? Mais ceux-ci courent plus qu'ils ne marchent, portés sur les épaules des indigents. Comment pourras-tu les suivre, avec tous tes sacs d'argent? Te joindras-tu aux

contempteurs du monde? ce sont gens fort peu occupés et qui marchent tout le jour; comment les suivras-tu, si toutes tes nuits, si tous tes jours, tu les consumes en vaines poursuites que ta cupidité baptise du nom de permises? Si tu recherches les chastes, ta lubricité les éloigne de toi; si les humbles, ton orgueil ne saurait s'abaisser aux pauvres vallées qu'ils préfèrent; car, pareil au faucon altier, tes pieds te mènent de hauteur en hauteur et de montagne en montagne. Pour peu que tu aies de jugement, tu verras, cher frère, que le chemin que tu suis n'est pas celui de ces saints voyageurs; car si tu ne prends le leur, je te dis de la part de Dieu que tu n'arriveras pas où ils sont arrivés.

XXI

Saint Pierre Damien apporte une frappante analogie à l'appui de cette vérité. Si un voyageur, dit ce saint, voulait entreprendre un voyage qu'il n'eût jamais fait, et pour arriver plus sûrement demandait à quelqu'un qui connaît le pays les détails et les divers points de la route, et que l'autre lui répondît qu'en sortant de la ville il trouverait, à une demi-lieue, une croix placée entre deux chemins; qu'arrivé à cette croix, il devait prendre à droite; qu'un peu plus loin il rencontrerait une grande lagune; qu'en arrivant sur le bord il de-

vait tourner à gauche, et qu'il verrait alors un château situé sur une haute montagne; qu'il marchât droit à ce château; arrivé au pied, qu'il en fît le tour, et que de l'autre côté était le lieu qu'il cherchait; et maintenant si le voyageur se mettait en route sur ces renseignements, et cheminait tout le jour sans voir la croix, sans rencontrer la lagune, sans découvrir le château, et qu'il vît cependant s'avancer la nuit, que dirait-il de son voyage? Toi donc, ouvre les yeux avant qu'arrive la nuit de ta mort; et regarde bien si, dans le chemin de ce monde que nous suivons tous, tu rencontres ces indices que te donneront sur le royaume de Dieu la vie et l'expérience des saints. Si tu ne les rencontres pas, c'est que tu as fait fausse route, c'est que tu es encore habitant de Babylone et l'esclave du démon; et, pour en venir à si triste fin, mieux eût valu que tu ne fusses jamais né, et que jamais le sein de ta mère ne t'eût jeté dans le monde.

XXII

Tourne maintenant le regard de ta pensée vers le mont opposé, montagne de vanité, théâtre de l'orgueil, cour de la grande Babylone, ennemie de Dieu et compagne du démon. Vois la multitude qui l'occupe. Regarde comme elle est assise sur la cime dernière, sur

la bête à sept têtes dont parle saint Jean dans l'Apocalypse, vêtue de pourpre, parée d'or et de pierres précieuses, et tenant dans sa main la coupe dorée de ses voluptés, pleine de toutes les impuretés et abominations, et portant écrit sur son front : Blasphème. Telle est la grande Babylone, mère de la fornication et de l'abomination de la terre, enivrée du sang des martyrs de Jésus-Christ. Vois Lucifer, son prince, avec la multitude de ses légions infernales qui l'accompagnent, tous ennemis irréconciliables de ton Père, de ton Dieu, de ton Créateur. Vois la foule innombrable qui les adore, la poitrine contre terre. Vois les Maures et leurs turpitudes, les Juifs et leurs cupidités, les hérétiques et leurs perverses subtilités, les barbares et leur idolâtrie. Regarde, à présent, les Chrétiens (ici notre cœur éclate, et la douleur devrait en faire jaillir le sang par nos yeux). Que ceux-là suivent cette courtisane, qui ne connaissent pas Jésus-Christ, c'est bien : mais que ses propres fils, qui professent la loi si pure de l'Évangile, l'abandonnent pour suivre cette infâme ! Et moi qui écris ceci, je le confesse, la douleur dans l'âme et les yeux pleins de larmes, pendant plus de trente ans, j'ai délaissé la sainte montagne de Jésus-Christ, et dans ma folie, dans mon aveuglement, j'ai servi Babylone et ses vices, j'ai bu à la coupe immonde de ses voluptés, et, ingrat à mon Dieu, j'ai servi son ennemie, sans me lasser de

boire aux sales bourbiers de ses abominations; ah! voilà ce qui me pèse, et je demande à cette haute et impériale bonté le pardon de mes péchés.

XXIII

Saint Jean Climaque raconte qu'ayant trouvé au désert une tête de mort il lui demanda à qui elle avait appartenu : « J'ai logé, lui répondit-elle, l'âme d'un damné. » — « Peut-être quelque idolâtre », dit le saint. Elle répondit : « Plus bas dans l'enfer est mon supplice que celui des idolâtres. » — « Peut-être quelque Maure? » — Plus bas est mon enfer que celui des Maures. » — « Peut-être, continua le saint, un juif, un hérétique. » La tête répondit : « Plus bas, plus profond encore est mon enfer. » Le saint lui demanda : « Tu as donc été chrétien? » — « Oui, répondit-elle; mais mes tourments sont plus cruels que ceux des autres chrétiens, parce que je fus un prêtre chrétien. » Voilà, en effet, le dernier des malheurs! Que l'aveugle ne voie point, passe encore; mais voir et être aveugle! que celui qui regarde les richesses comme le suprême bonheur les chérisse, pourquoi s'en étonner? mais professer que la béatitude suprême est de s'en priver pour l'amour de Dieu, et en tenir compte, c'est le fait d'un insensé. Qu'il change donc de croyance, s'il n'aime mieux croire qu'il a perdu le jugement.

XXIV

Contemple, sur cette malheureuse montagne que le monde appelle la Félicité, la multitude de ceux qui l'habitent; la confusion de cette autre Babel, et ces clameurs qui font qu'on ne s'entend pas les uns les autres : d'une part, les ambitieux; qu'ils sont tristes et affamés des biens de la fortune! Ils ont des monceaux d'or et d'argent auxquels ils semblent tourner le dos, non certes qu'ils les méprisent, mais parce que ces gens-là ne regardent pas à ce qu'ils ont, mais à ce qui leur manque. D'autre part, les impudiques ensevelis dans les bourbiers de l'impureté, sans pouvoir même crier, car leur stupidité est si grande, qu'elle ne les laisse pas même parler. Ailleurs sont les ambitieux qui se déchirent à belles dents et se nourrissent d'eux-mêmes. Ailleurs, les mécontents qui murmurent de tout, et à qui rien ne paraît bien que de dire le mal. Regarde combien de voleurs, que d'homicides, que d'imposteurs, que d'orgueil, que de vanité autour de cette courtisane! Il a aussi, ce peuple maudit, ses hermites et ses pénitents, les uns qui font profession de la vertu, pour les profits qu'elle rapporte, les autres qui vivent solitaires pour ne faire de bien à personne, d'autres qui ne mangent pas par avarice, d'autres qui

font pénitence pour être loués; et la folie en est venue à ce point, qu'il en est qui versent leur sang pour paraître ce qu'ils ne sont pas. Vois ces riches, le culte profane qu'ils rendent à leur folle souveraine! quelles voitures, quelles litières, quelles étuves n'a pas inventées leur mollesse? Quels mets, quelles boissons, quels parfums n'a pas imaginés leur passion pour la bonne chère? Les cloisons de leur palais sont en cristaux; leurs églises, un simple appartement de leurs maisons, où, de leurs lits, ils profanent (oserais-je dire ils adorent) le redoutable et saint sacrifice de la messe, le prêtre, au moment de commencer, je l'ai vu de mes yeux, leur faisant la révérence avant de la faire à Dieu, Notre-Seigneur, devant qui tremblent les anges et s'humilie le firmament. Si lorsque Dieu, Notre-Seigneur, apparut à Moïse dans le buisson, sur le mont Oreb, parce que le prophète avait voulu contempler ce mystère, si Dieu lui dit que cette terre était sainte, et qu'il ôtât sa chaussure, que doit faire celui qui voit et entend le saint sacrifice de la messe, où Dieu prend figure humaine, comme dans le buisson ardent? et le temps est venu où devant ces gloutons (pour le châtiment de nos péchés) on voit les prêtres du Seigneur, non-seulement s'incliner avec respect, mais les accompagner jusqu'à l'estrade de leur salle d'honneur. O siècle malheureux! ô temps lamentables! ô fous abusés! où est le culte,

où sont les hommages que vous rendrez à Dieu, si vous traitez ainsi ses créatures? Si à l'époque de saint Grégoire le Grand, ce pontife disait (il n'avait pu voir encore de telles bassesses, mais seulement un peu de tiédeur chez les prêtres de Dieu), s'il disait donc que de son temps on voyait des prêtres de bois célébrer dans des calices d'or, tandis qu'au temps passé il y avait des prêtres d'or qui célébraient dans des calices de bois, que dirait-il aujourd'hui en voyant ces ignominies?

XXV

Et ce n'est pas la pire espèce que Babylone tient sous le joug; une autre suit celle-ci, plus perverse encore. Ce sont certains philosophes graves, pleins d'une science vaine, et que le Christ, Notre-Seigneur, nous conseille de fuir, parce que ce sont de faux prophètes, vêtus de peaux de brebis, mais au dedans loups ravisseurs qui mettent nos âmes en lambeaux, avec leurs doctrines fausses et trompeuses : ceux-là sont les pires; car ceux que nous avons énumérés jusqu'ici, plongés dans la léthargie du vice, ne parlent pas de la vertu, mais du vice et encore du vice, et n'ont d'autre but que d'assouvir leurs appétits; ceux-là, au contraire, sont pleins du calice de Babylone jusqu'à la bouche par où ils le répandent; ils en viennent à la

plus grande perversité qui se pratique en la cour de l'impudique, qui est de convertir les vices en vertus, les offenses en services, et la malice en bonté, en disant que Dieu reçoit pour agréable ce que sa divine Majesté abhorre, en donnant pour licite et digne de louange ce qui de sa nature est mauvais et conduit au péché. Un apôtre de l'Andalousie, le P. Avila, dit que cette race est pire que Luther, et il en donne la raison. — « C'est, dit-il, que nous fermons l'oreille à la doctrine de Luther comme hérétique et dangereuse, convaincus d'avance qu'elle est le poison de nos âmes. Mais les doctrines de ceux-ci, on les regarde comme remède salutaire, et comme telles nous leur ouvrons la bouche de nos cœurs, par où nous recevons la perte au lieu du salut, la mort au lieu de la vie. « Si dans les parures éclate l'orgueil, la pompe, l'ostentation, c'est, disent-ils, la bienséance de l'état qui le veut. Si l'on ne fait pas l'aumône, c'est qu'il faut d'abord payer ses dettes. Ne les paye-t-on pas, c'est que, par une loi de nature, les frais qu'entraîne une maison ne le permettent pas. Si on est peu respectueux à l'Église, ils prétendent que la vertu ne doit pas s'afficher dans les choses extérieures. Si on ne fréquente pas les sacrements, c'est par respect pour tant de majesté. Est-on gourmand et sensuel, on dira que ce qui entre dans la bouche ne souille pas, mais bien ce qui en sort. Ne jeûne-t-on pas, mange-

t-on de la viande, c'est à cause d'une maladie que l'on eut, il y a tantôt quarante ans, et pour ne pas retomber malade avant de mourir, car la prudence est la mère des vertus. On va à la comédie, mais c'est un acte indifférent. On exerce l'usure, mais il faut bien se conformer à l'usage du pays. On est simoniaque, mais on ne fait que recevoir de l'argent, on n'en prend pas. On veut la justice, mais il y a des lois pour tout. On a une maîtresse, c'est péché de faiblesse ; on a commis un meurtre, mais ce qu'on fait dans un premier mouvement, est-ce péché ? On a volé, mais l'extrême nécessité ne connaît pas de loi. On sera dérangé, on sera fou, l'enjouement qui est une vertu le permet. O fils de Baal ! vous n'êtes pas des Israélites au cœur simple et droit, vous êtes des fils du démon, des ministres de Babylone, des docteurs de Belzébut, habiles surtout à pervertir la doctrine de Jésus-Christ.

XXVI

Vois avec quel amour ce peuple infâme prodigue ses biens à cette prostituée : ils engagent leurs joyaux, ils vendent ce qu'ils ont de plus précieux, ils dissipent leur patrimoine, uniquement pour lui plaire. Vois le démon, comme il blasphème contre Jésus-Christ et lui dit : « Regarde, ô Christ ! le cortége qui me suit, la

majesté qui m'environne; vois comme ils s'empressent à m'obéir, comme ils donnent pour moi leurs vies et leurs fortunes, quoique je ne les aie ni créés ni rachetés au prix de tant de douleurs et de travaux, comme tu les as rachetés; quoiqu'au lieu d'un royaume je ne leur aie promis qu'un éternel supplice. Regarde, ils ne te donnent pas la moindre aumône pour tes pauvres, et leur libéralité se montre envers moi prodigue de tous leurs biens! » Rougis, ô chrétien! d'écouter de telles paroles, mais rougis d'une honte sincère, tout le reste est mensonge; vois comme tu traites ton Dieu, ton père, ton Seigneur. Et si ce n'est l'amour, que la crainte du moins te contraigne; crains sa fureur et l'épée de sa justice, qui est sur toi. Écoute ce que dit le prophète Amos : « Les yeux du Seigneur sont attachés sur le royaume prévaricateur pour le détruire et le rejeter de dessus la face de la terre. » Vois à quoi ces pervers obligent la colère de Dieu, le forçant à dire par la bouche du prophète Zacharie ces désespérantes et redoutables paroles : » Je ne prends plus sur moi le soin de vous nourrir, meure ce qui mourra; ce qu'ils voudront tuer, qu'ils le tuent, et libre à eux de se dévorer entre eux à belles dents. Sera-t-on jamais plus abandonné de Dieu que cette nation? Oh! le peuple malheureux sur qui a éclaté une telle fureur! Oh! qu'il valait mieux ne jamais naître que de vous voir en horreur à votre Créateur,

compagnons du démon et la pâture des enfers! O Babylone, prostituée infâme, comme tu abuses les fils des hommes! Quelque jour, tu tomberas aux abîmes, comme il apparut à l'apôtre saint Jean, en cette vision de son Apocalypse où il raconte qu'il entendit la voix d'un ange qui laissait tomber du haut du ciel une grande meule de moulin, s'écriant : « Elle est tombée, la grande Babylone, et la voilà devenue la demeure des démons, le repaire des esprits immondes, des oiseaux impurs et de tous ceux qui ont bu le vin de la colère et de la fornication! »

XXVII

Et maintenant, mon frère, je te prie de te placer avec toute la maturité de ton jugement entre ces deux montagnes opposées. Sur la cime de l'une est assis Dieu ton père; sur l'autre, le démon, son ennemi. L'une est pleine des bénédictions de la main paternelle de ton Dieu; l'autre, des malédictions de son courroux : une montagne de vérité qui aboutit à un royaume éternel, à une vie éternelle, à un repos éternel; une montagne de vanité qui aboutit à un enfer éternel, à une horreur éternelle, à un supplice éternel, à un blasphème éternel. Et il est certain que toi qui lis ces lignes, dans peu de jours (« les jours de l'homme sont courts, » dit le saint homme Job)

tu arriveras à l'un de ces deux termes. Ta volonté est libre, choisis; Dieu, pour couronner tes œuvres et assurer leur mérite, te laisse en liberté. Choisis, car il faut que tu meures, et quand ton âme sortira de ce corps qu'elle habite, il lui sera demandé un compte rigoureux des pas qu'elle aura faits vers l'une ou l'autre montagne, car tous sont comptés, et ils te mèneront au but dont ils auront pris le chemin. Dieu veuille, en sa grande miséricorde, en sa compassion paternelle, qu'ils aboutissent à lui-même, en qui tu reposes! Amen.

TESTAMENT

Au nom de Dieu tout-puissant, notre Père très-saint, tout-puissant, sage, saint, immense, créateur de toutes les choses, principe et fin de toute créature, par qui nous sommes, nous vivons et nous mourons, un seul vrai Dieu en trois personnes, roi immortel, invisible, tout-puissant et saint; devant la haute majesté duquel, moi, son pauvre esclave, j'écris ici mon testament et ma dernière volonté; au nom du Verbe divin qui, pour notre salut, descendit du ciel sur la terre, et prenant notre humanit dans les pures entrailles de la sainte Vierge Marie, naquit dans une crèche, pauvre, délaissé du monde, demeurant vierge celle qui fut sa mère, ressuscita d'entre les morts le troisième jour, et quarante jours après monta aux cieux, d'où il viendra,

un jour, juger le monde, après la résurrection universelle, donnant à chacun le prix de son travail, aux méchants le feu éternel avec Satan et ses anges, et aux bons le saint paradis, demeure des justes, ses élus. Celui-ci est le Dieu tout-puissant que j'adore; il est mon père, ma mère, mon frère et toute ma race, mon âme, ma vie et tout mon cœur, le Dieu de nos pères et le mien; je crois à ce Seigneur invisible et unique, et je le confesse; et tout ce qui n'est pas lui, je dis que c'est mensonge, et le tiens pour fumier et ordure, chimères d'hommes vains et ridicules. Et je voudrais l'adorer avec la même innocence, avec la même foi que l'adorèrent et le confessèrent nos pères Abraham, Isaac, Jacob et les autres saints de notre mère l'Église catholique. Moi, être chétif, devant son immuable grandeur, au nom de Jésus qui est au-dessus de tout nom; au nom de la sainte Vierge Marie, sa mère bénie; au nom du bienheureux saint Michel archange, des saints apôtres saint Pierre et saint Paul, et des bienheureux amis et serviteurs de Dieu, saint Benoît, mon père, saint François, sainte Thérèse, saint Eustache, saint Paphnuce, et le saint prophète Élie, mes avocats particuliers; moi, don Miguel Mañara, cendre et poussière, pécheur misérable, car la plupart de mes jours malheureux, je les ai passés à offenser la très-haute majesté de Dieu, mon père, dont je me confesse la créature et le vil esclave. J'ai servi Babylone et le démon, son prince, avec toute sorte d'abominations, orgueil, adultères, blasphèmes, scandales et brigandages; et mes péchés, mes infamies, sont sans nombre, et la seule intelligence de Dieu

peut les compter, comme son infinie patience les souffrir, et son infinie miséricorde les pardonner. Ah! je devrais tomber mort avant que d'achever ces lignes, et puisqu'elles sont baignées de mes larmes, que n'emportent-elles aussi le dernier soupir de ma vie! Mais, puisque Dieu ne le veut pas, que sa volonté soit faite! Étant donc en sa vénérable présence, dans mon entier jugement et en pleine santé, dons de sa très-sainte main, et sa divine majesté ayant daigné permettre que je puisse manifester mes dernières volontés en toute liberté et avec pleine connaissance, sans attendre pour le faire l'heure de la mort, qui est une heure de ténèbres et d'obscurité, je fais et délivre ici mon testament, arrêté en la forme suivante :

Je lègue mon âme, avec pleine, entière et libre volonté, à Dieu, Notre-Seigneur, qui l'a créée et rachetée, et tout indigne qu'elle est, à cause de ses péchés abominables, de s'abriter sous une sainteté, une pureté aussi grande qu'est celle de sa Majesté divine, je place comme médiateur devant la rectitude de sa justice le sang de mon Seigneur Jésus-Christ, et j'invoque pour plaider ma cause (mieux vaudrait, je le confesse, la prière des saints, la bonté des anges, l'intercession de la Vierge, Notre-Dame), mais je choisis pour plaider spécialement ma cause la miséricorde et l'ineffable charité de Dieu, mon Seigneur; qu'elles me couvrent, qu'elles me défendent, qu'elles me soutiennent en présence de son redoutable jugement. Mon père! mon père! mon père! souviens-toi que tu es un Dieu de miséricorde, et j'espère très-fermement que, par les misères de mon

Seigneur Jésus-Christ, immolé pour nous, je serai admis, un jour, à voir ta face paternelle, et, dans cet espoir, je vis et je meurs.

Item. Je lègue mon corps à la terre, à la corruption, aux vers, ma mère et mes sœurs, pour qu'ils le gardent en dépôt jusqu'à ce que le maître de toutes choses daigne, à la fin des siècles, le rendre à la vie.

Item. J'ordonne que, dès que je serai mort, mon corps soit étendu sur une croix de cendres, comme le veulent nos statuts, les pieds nus et enveloppé dans mon manteau pour suaire, un crucifix à mon chevet, avec deux cierges et la tête découverte. C'est ainsi que mon corps devra être porté sur le brancard des pauvres, avec douze prêtres, et pas un de plus, sans pompe ni musique, à l'église de la Sainte-Charité, et mis en terre dans le cimetière de ladite église, à savoir dans le portail, à l'entrée de l'église, en dehors de la porte, afin que chacun marche sur moi et me foule aux pieds, et qu'ainsi soit enseveli mon corps immonde, indigne de reposer dans le temple de Dieu. Et c'est ma volonté qu'on mette sur ma sépulture une pierre carrée d'un pied et demi, avec cette inscription : *Ci-gîsent les os et les cendres du plus méchant homme qu'il y ait eu dans le monde : priez Dieu pour lui.*

Item. Je déclare que par la grâce et la miséricorde divine, je ne dois un maravédis à personne; mais, comme la mémoire est fragile, j'ordonne et recommande que s'il paraissait quelque dette de moi certifiée par un document authentique, ou dans un mémoire signé de mon nom et de

ma main, on s'en tienne à ce qui s'y trouvera dit, et qu'on acquitte cette dette avant toute chose sur ce que j'aurai laissé de biens.

Item. Je nomme pour ma légataire universelle mon âme, afin que ce qui se trouvera de mes biens soit dépensé en saintes œuvres agréables à Dieu, Notre-Seigneur.

Item. Je déclare qu'une clause du majorat que je possède me donne la faculté de disposer de la moitié de la rente de l'année qui suivra ma mort; je désire que cette moitié et ce qui resterait à percevoir de mes pensions se distribue de la manière suivante :

Premièrement, avec le tiers de la somme à laquelle montera mon bien, on me fera dire une neuvaine de messes dans l'église de la Sainte-Charité, et d'autres messes basses dans ladite église.

Item. J'ordonne que l'on remette à Catalina Hermosa, pour m'avoir servi près de trente ans, deux cents ducats une fois donnés.

Item. Que l'on remette à Juan Alonso de Velasco, pour m'avoir servi plus de trente ans, deux cents ducats, valeur une fois donnée, et s'il était mort aux Indes, à sa femme ou à ses enfants.

Item. Je lègue à Marie Josefa, que j'ai élevée, pour m'avoir servi gratuitement, deux cents ducats une fois donnés, lesquels ducats Catalina Hermosa tient en dépôt pour cet emploi.

Item. Je lègue à Maria de Santa Inez et à Maria de San Vicente, religieuses professes dans le couvent de Santa

Maria de Gracia, orphelines, élevées par moi, cent ducats à chacune une fois donnés.

Item. J'ordonne que l'on paye à Maria de Hoyos qui me sert en ce moment, ce qui lui est dû de ses gages, et qu'on y ajoute deux cents réaux d'aumône.

Item. Que l'on donne à doña Luisa de Esquivel, veuve pauvre de Vicente Rodiguez de Médina, cinq cents réaux d'aumône une fois donnés.

Item. A don Pedro de Médina, fils dudit Vicente de Medina, une autre somme de cinq cents réaux.

Item. A don Juan Santos de san Pedro, mon confesseur, en témoignage de mon affection et pour qu'il se souvienne de me recommander à Dieu dans ses prières, un Christ d'ivoire que je possède.

Item. A don Francisco Caraballo, le grand bréviaire dans lequel je prie.

Item. A ma sœur doña Isabel Mañara, en témoignage de l'amour que je lui porte, et pour qu'elle me recommande à Dieu, un tableau de Jésus sur la croix, que j'ai au chevet de mon lit.

Item. Que l'on donne mon lit à Ana Jimenez, une pauvre veuve qui vit à Triana.

Ce qui reste de mes biens, j'entends qu'on le remette à mes frères de la Sainte-Charité, pour qu'ils l'emploient à secourir les pauvres malades et à en acheter du bois pour réchauffer les pauvres pèlerins.

Et, pour que ce testament soit obéi dans tout le contenu de ses dispositions, legs et mandements, je nomme pour

mes mandataires et exécuteurs testamentaires, mon très-cher père, le docteur don Juan Santos de san Pedro, mon neveu le marquis de Paradas et mon cousin, don Juan Vicentelo, afin que tous ensemble ou chacun *in solidum* accomplissent ma dernière volonté ici exprimée. Et, ce même testament une fois exécuté en tout et pour tout, et de la manière que je viens de dire, sans glose ni interprétation, lors même que serait passée l'année que doit durer le mandat de mes exécuteurs, j'entends qu'il ne leur en soit pas demandé compte, mais que l'on s'en tienne à ce qu'ils auront décidé, leur donnant ici mes pleins pouvoirs à cet effet, et je leur demande à genoux d'accomplir ma dernière volonté, comme elle vient d'être exprimée, particulièrement en ce qui touche mes funérailles et mon enterrement, sans s'écarter d'une ligne de tout ce que j'ai ordonné, pour aucune raison, sous aucun prétexte, parce telle est la volonté de Dieu. S'ils manquaient à le faire, que le Dieu des vivants et des morts leur en demande compte, pour avoir écouté la voix d'un monde chimérique et superbe, plutôt que celle de l'humilité et du mépris où Dieu habite, et pour avoir obéi à des raisons vaines, pleines d'orgueil et de vanité, en faisant servir un argent qui pouvait secourir Jésus-Christ dans les pauvres, à une pompe stérile pour ensevelir un corps pourri où ont établi leur demeure tant de péchés et d'abominations. Qu'ils prennent garde à ce qu'ils font, car j'irai les accuser devant Dieu, lui demander justice, et cette page même témoignerait contre eux.

Item. Je révoque et annule tout autre testament que j'aurais fait, et j'entends que celui-ci soit le seul valable et tenu pour l'expression de ma dernière volonté. Et, pour l'amour de Dieu, je prie toutes les personnes que j'aurais pu offenser, et il y en a sans doute beaucoup, et celles que j'aurais scandalisées par mes mauvais exemples, de me pardonner, ce qu'elles feront pour que Dieu leur pardonne; et en même temps je pardonne de tout mon cœur à tous ceux qui m'auraient fait tort en quelque chose, les aimant d'un amour infini en Jésus-Christ, mon Seigneur, qui, avec Dieu le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, vit et règne éternellement dans tous les siècles des siècles. Amen. Fait le 17 mai 1679.

DON MIGUEL MAÑARA.

PROFESSION DE FOI

Cette déclaration et confession de la sainte foi que je professe, je l'ai faite dans mon entier jugement et libre volonté, en présence de Dieu Notre-Seigneur qui me la voit écrire, et de ses saints anges, témoins de cette vérité, pour qu'à l'heure de ma mort elle me soit répétée ; et dès à présent je la confesse pour le cas où Dieu, Notre-Seigneur, ne permettrait pas que je pusse le faire de vive voix ; et ainsi dès à présent je le fais pour alors, et, en l'honneur de la vérité, je le signe de mon nom. *Miguel Mañara.*

Homme de néant, crois-tu en Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ? — Je crois.

Crois-tu que le Seigneur est éternel, saint, puissant, immense, sans commencement et sans fin? — Je crois.

Crois-tu que ce Seigneur est invisible, qu'il est présent néanmoins à toutes les choses du ciel et de la terre? — Je crois.

Crois-tu qu'il est ici présent, entendant nos voix, voyant tes misères et écoutant tes gémissements? — Je crois.

Crois-tu que ce tout-puissant prince est, de toute éternité, triple en personnes, un en essence? — Je crois.

Crois-tu que nos pères, l'innocent Abel, Énoch et le juste Noé ont servi ce père très-saint? — Je crois.

Crois-tu que c'est le même Seigneur qu'ont servi les patriarches, Abraham, Isaac et Jacob et les autres saints, rois et prophètes? — Oui, je crois.

Crois-tu que c'est le même Seigneur qu'ont servi les saints apôtres, les martyrs, les confesseurs et les vierges qui donnèrent leurs vies pour lui? — Oui, je crois.

Dis, homme de néant, crois-tu que la seconde personne de cette sainte Trinité se fit homme pour nous et souffrit mort et passion pour sauver tous les hommes? — Je crois.

Crois-tu que le troisième jour il ressuscita glorieux d'entre les morts, et délivra les âmes des saints patriarches qui étaient dans l'attente de ce saint avénement? — Oui, je crois.

Crois-tu qu'après quarante jours il monta aux cieux, où il est assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant? — Je crois.

Crois-tu à la résurrection des morts, et qu'en ce jour redoutable le Seigneur doit juger le monde, donnant aux bons le saint paradis et aux méchants l'enfer éternel ? — Je crois.

Crois-tu à la communion des saints, et à la participation de leurs saintes œuvres ? — Oui, je crois.

Crois-tu qu'il n'y a qu'un Dieu, un baptême et une Église catholique et apostolique ? — Oui, je crois.

Tu crois à tous les sacrements, aux conciles, aux statuts, aux rites et cérémonies de la sainte Église ? — Oui, je crois.

Tu crois que le corps et le sang de Jésus-Christ, ton Dieu et ton Seigneur, est présent dans le Saint-Sacrement ? — Oui, je crois.

Homme de néant, réponds : aimes-tu ton Dieu, père et Seigneur, comme ton âme ? — Oui, je l'aime.

L'aimes-tu plus que toutes créatures ? — Oui, je l'aime.

L'aimes-tu plus que les anges et les saints du royaume céleste ? — Oui, je l'aime plus.

L'aimes-tu plus que toi-même ? — Je l'aime beaucoup plus.

Reçois-tu la mort volontiers, parce que Dieu veut que tu meures ? — Oui, je la reçois volontiers.

Voudrais-tu mourir de douleur plutôt que de l'offenser ? — Oui, je le voudrais.

Ver de terre, te repens-tu de tout ton cœur d'avoir offensé une si grande bonté ? — Oui, je m'en repens.

Dis, frère des bêtes de somme, qu'as-tu fait? — J'ai péché.

Cendre et poussière, où sont tes œuvres? qu'as-tu fait? — *Peccavi.*

Pardonnes-tu de tout ton cœur à tous tes ennemis, pour être en cela agréable à Dieu? — Oui, je leur pardonne.

Demandes-tu pardon à tous ceux à qui tu as fait préjudice en paroles et en actions, et que tu as scandalisés par tes mauvais exemples? — Oui, je le demande.

Crois-tu que la grande et infinie miséricorde de Dieu soit plus grande que tes crimes? — Oui, je le crois.

Espères-tu que cette paternelle clémence qui pardonna à David pécheur, à Ézéchias affligé, aux Ninivites pénitents, à la Madeleine repentante et au larron sur la croix, te pardonnera aussi, quoique tes péchés soient très-grands? — — Oui, je l'espère.

Espères-tu que Dieu, notre Seigneur, te pardonnera, non à cause de tes mérites qui ne sont rien, mais pour ceux de Notre-seigneur Jésus-Christ? — Oui, je l'espère.

Espères-tu en sa miséricorde qui, comme un autre enfant prodigue, quand tes gémissements iront frapper à la maison de Dieu, ton père, qui est le ciel, fera que ce maître du monde sortira de son palais, et jettera les bras autour de ton col, en revêtant l'étole de l'immortalité? — Oui, je l'espère.

Espères-tu de la grande miséricorde de Dieu que ton âme, à peine sortie de ce corps impur et abominable, verra

la sainte face du Seigneur et vivra, éternellement occupée à la contempler? — Oui, je l'espère.

Oui, ô mon Dieu! mon père! ma miséricorde! en qui j'espère, en qui je crois, que j'aime, que j'aimerai toujours! j'ai péché contre toi; je m'en repens de tout mon cœur; inflige-moi la douleur, pour que je meure de douleur de t'avoir offensé. Guide-moi, Seigneur, dans ce chemin ténébreux qui m'attend; et, quand mon âme sortira de ce corps, Seigneur, reçois-la dans la paix. Ne détourne pas ta vue de moi, ô Seigneur! et que j'aille où il te plaira de m'envoyer. J'ai péché, Seigneur, j'ai servi tes ennemis; j'ai servi Babylone la plus grande partie de ma vie; je me suis abreuvé aux sales bourbiers de ses voluptés, et, pour flatter cette chair infecte, je t'ai offensé, et j'ai fait de ton saint temple la demeure des démons; c'est moi qui l'ai fait et non un autre, la faute en est à moi. C'est moi, Seigneur, qui fus l'agresseur, je me repens de l'avoir été, et je regrette amèrement de ne pouvoir en mourir de repentir. Mon Dieu, tu dois être mon juge dans peu de jours, sois un père pour moi!

On me récitera ensuite le psaume *Confitemini domino* et l'acte par lequel l'âme se recommande, avant qu'elle perde connaissance, puis les autres psaumes et oraisons indiqués dans le Manuel. Qu'on envoie, en temps opportun, au Père prieur de la Chartreuse, une personne chargée de lui remettre un papier qu'il fera courir dans les cellules des moines; ce papier devra dire : *Votre serviteur don Miguel Mañara est dans les mains de la mort. Priez Dieu pour*

lui. Je demande aussi qu'on installe dans une maison deux pauvres de l'hospice, des plus vénérables que l'on pourra trouver et les meilleurs serviteurs de Dieu, afin qu'au moment de ma mort ils se tiennent au chevet de mon lit et prient Dieu pour moi.

FIN.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

VIE DE DON MIGUEL DE MAÑARA. 1

SECONDE PARTIE

DISCOURS SUR LA VÉRITÉ. 79

TESTAMENT DE DON MIGUEL DE MAÑARA. 121

PROFESSION DE FOI DE DON MIGUEL DE MAÑARA. 129

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

JAN - 4 '62 H